LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
ET L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

TEXTES ET DOCUMENTS

TOME II



EDILIS

— II —

LA REVOLUTION FRANÇAISE
ET L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

La collection « La Révolution française et l'abolition de l'esclavage » comprend au total quatre-vingt-neuf titres répartis en douze volumes, qui forment quatre séries:

A - *La traite des Noirs et l'esclavage, tomes I à V.*

B - *La Société des Amis des Noirs, tomes VI à IX.*

C - *La révolte des Noirs et des Créoles, tomes X et XI.*

D - *La législation nouvelle, qui, avec une table générale des douze volumes et un index, forme le XIIe et dernier volume.*

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
ET L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

II

TRAITE DES NOIRS
ET
ESCLAVAGE

**



EDHIS
EDITIONS D'HISTOIRE SOCIALE

TABLE DU TOME II

L'ARISTOCRATIE NEGRIERE.

L'ARISTOCRATIE NEGRIERE,

OU

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES ET HISTORIQUES

Sur l'esclavage et l'affranchissement des Noirs,

DÉDIÉES A L'ASSEMBLÉE NATIONALE;

Par M. l'abbé SIBIRE, ancien ami des Africains, et leur premier Missionnaire dans le royaume de Loango.

Nimiùm ne crede colori. VIRG. Ecl. 2.

A PARIS,

Chez { LESCLAPART, Libraire de MONSIEUR, Frere du Roi, rue du Roule, No. 11, près du Pont-Neuf; et DESRAY, Libraire, Quai des Augustins, No. 37.

M. DCC. LXXXIX.

DISCOURS
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Augustes Représentants de la nation, dont les ames sublimes ne respirent que pour le bonheur universel, je viens, au nom de la nature, porter à vos pieds une cause bien digne de votre audience, la grande et triste cause de l'humanité dans les fers.

Si le zele étoit le talent, qui pourroit mieux servir les Noirs de sa voix ou de sa plume, que celui qui, le premier dans son siecle, auroit eu le courage de tout sacrifier pour eux, et la disgrace de survivre à ses nobles travaux? Condamnés à un affreux esclavage, qui anéantit dans l'espece humaine toute faculté morale et repousse avec une égale force la raison et l'Évangile; si, par une supposition bizarre, dans le dépouillement absolu de tout bien, il restoit à ces pauvres malheureux la liberté de se nommer un avocat, j'imagine, Messieurs, qu'ils le prendroient parmi leurs apôtres. A ce titre, j'oserois me présenter,

et nul homme au monde ne justifieroit plus pleinement un choix aussi flatteur. Quand pour prix d'avoir été utile à ses semblables, on peut, après vingt-cinq ans, recommencer à l'être, et que, satisfaits de nos anciens services, ils s'accordent à nous charger de cette douce et sublime fonction ; si, pour venger leurs intérêts, c'est assez d'avoir un cœur, il y auroit trop d'ingratitude à ne pas sentir tout ce que vaut un pareil dédommagement, et le silence seroit un attentat dont j'avoue qu'il m'est impossible de mériter le reproche.

Tant que l'Europe manqua de juges pour décider entre elle et l'Afrique, je ne savois que gémir et me taire; mais aujourd'hui, qu'assis sur le tribunal sacré des loix, ils proferent leurs oracles, je parlerai; et si ma foible voix arrive jusqu'à eux, l'Afrique est vengée, les Noirs sont libres, et je bénis mon siecle.

De quoi s'agit-il donc, Messieurs? De savoir s'il est juste en soi et bon pour nous qu'il y ait des esclaves. Génies universels, qui, dans le premier article de vos loix, avez érigé en principe la liberté de l'homme, pour vous ces deux questions n'en formeront pas une :

elles ne le seroient pour personne, s'il existoit dans toutes les ames un fond de principe et la plus légere étincelle de sensibilité. Mais hélas ! l'intérêt personnel est inconvertible, et l'avarice ne raisonne pas. Puis donc qu'elle ne connut jamais d'argument que celui de la force, cherchez à la réduire, et non pas à la persuader. Vous tenez dans vos mains toute-puissantes la preuve démonstrative qui doit constater à ses yeux l'illégitimité de ses droits, et toutes les ames honnêtes vous pressent de l'employer. L'humanité réclamant auprès de vous ses propriétés anéanties, crie vengeance contre des horreurs ministérielles passées en habitude dans les gouvernements. Oh ! la belle vengeance que vous pourriez exercer vous-mêmes ! et qu'il seroit beau de ne punir les hommes, qu'en les forçant d'être tout à la fois plus justes et plus heureux !

L'abolition de la traite est signée dans tous les cœurs ; il ne lui manque plus d'être portée dans toutes les loix. Déja cette admirable révolution, qui fera tant d'honneur à notre siecle, se prépare sourdement dans toutes les cours de l'Europe ; elle se combine avec toute la maturité de la réflexion dans les comités

des savants, et d'une maniere plus spéciale encore dans cette société sublime qui, au centre de la capitale, et sous le titre aussi modeste qu'affectueux d'amis des Noirs, réunit toutes ses lumieres et tous ses efforts pour les reconquérir à la nature. Ce germe précieux ne demande donc plus qu'à être mis en mouvement par la sagesse de vos loix, pour éclorre et s'épanouir au grand jour. C'étoit au concours des puissances à en accélérer le développement ; ce seroit à la France éveillée déja par l'Angleterre, à donner le premier exemple de renoncement à un commerce barbare; et la seule étymologie de son nom devroit suffire pour l'y déterminer: mais c'est à vous, dignes interpretes de la nation et seuls créateurs des bonnes loix qu'il appartient de prononcer en dernier ressort.

Les horribles atrocités dont je fus jadis le témoin oculaire, ont laissé dans mon ame des sentiments indestructibles qui ont pu s'affaisser à la longue, mais qui n'attendoient que l'occasion pour se restituer avec force et se déployer dans toute leur étendue. Il seroit difficile de soutenir avec modération une cause qui commande l'enthousiasme, et

je mets trop d'amour-propre à celle de mes anciens amis, pour me défendre d'une certaine exaltation que votre profonde sagesse pourra bien improuver, mais que vos cœurs sensibles jugeront pardonnable.

Oui, Messieurs, je suis l'ami des Noirs. Personne, que je sache, ne l'a prouvé plus que moi. En leur portant l'Évangile, en 1764, dans le royaume de Loango, je leur avois destiné mon sang, et mon regret est de n'avoir pu leur laisser que mes larmes. Contraint, quelques années après, de m'arracher à leurs sables brûlants, je les ai tous rapportés au fond de mon cœur. Si la mission dont je suis le fondateur avoit eu du succès, je le confesse hautement, il n'auroit pas dépendu de moi que l'apôtre de ce temps-là n'eût épargné la peine, ou plutôt n'eût ravi la gloire aux philosophes d'aujourd'hui, d'entreprendre, au moins pour toute la partie du Congo, la ruine d'un commerce exécrable, aussi absurde que désastreux, aussi impolitique qu'immoral, et qui, considéré dans son principe et dans ses suites, n'outrage pas moins la religion que la nature.

Daignez, Messieurs, jeter un coup-d'œil

sur ma Lettre aux Colonies. Je sens bien que mes idées n'influeront en rien sur vos délibérations ; mais si je dois aux Noirs l'usage des foibles talents que la Providence m'a départis, en publiant mes réflexions, je m'acquitterai du moins envers eux, selon ma mesure, pour l'honneur que j'eus de les servir ; et je me flatte que, d'après vos propres pensées, vous réprimerez bientôt des abominations auxquelles votre irrésistible autorité peut seule apporter un remede efficace.

Ô vous, qui joignez à la science suprême l'ardent amour du bien et la plénitude du pouvoir ! vous qui parlez, et tout existe, dites à l'Afrique : Sois libre, et elle le sera ; aux Noirs de l'Amérique : Avancez-vous vers la liberté, et ils y courront à grands pas. Déja les sublimes oracles émanés de vos conseils, et sanctionnés par le meilleur des rois, ont retenti d'un bout à l'autre de l'empire, étonné de sa résurrection, et ne revenant point encore d'une si douce surprise, mais destiné à rester quelque temps entouré de ses liens comme le Lazare de l'Évangile, jusqu'à ce que vos mains, d'intelligence avec vos volontés, aient pu le dégager entièrement.

La vérité, qui frappe si rarement l'oreille des peuples, et monte plus rarement encore vers les trônes, à moins qu'elle ne rencontre de ces génies vertueux que l'avare nature ne jette pas à pleines mains dans tous les siecles, mais qu'elle semble avoir façonnés tout exprès pour le nôtre; la vérité est venue à vous sans obstacle et sans nuage, prête à se répandre en flots de lumiere sur toute la face de ce royaume. Vous avez envoyé son flambleau pour éclairer la France, et bientôt la France lui répondra par sa fécondité. Alors les plus utiles réformes auront enfanté des prodiges, et notre imagination vaincue tombera elle-même devant vos faciles et immenses succès.

Déja l'Opinion, cette reine tyrannique, qui de sa hauteur usurpée plongeoit fièrement sur un troupeau d'esclaves, n'appercevant plus que des hommes, se précipite d'elle-même et reste écrasée sous le poids de son trône. Le Despotisme, ce colosse ridicule grossi par la bassesse et exalté sur des ruines, après le dernier effort d'une impuissante rage, cede en frémissant, et à votre aspect recule épouvanté. La barbare et dédaigneuse Aristocra-

tie, ce monstre aux cent têtes, n'est plus qu'un corps acéphale, ou un tronc informe et sans appui, qui perd son équilibre, chancelle, croule, tombe pour ne se relever jamais. D'énormes abus, consacrés par de longues prescriptions, disparoissent comme l'éclair devant la loi qui les dénonce et les annulle. Les vieux préjugés s'évanouissent avec l'orgueil des titres et l'insolence des richesses. Ah ! la fortune et la naissance ne pouvoient exciter dans l'ame du sage que la pitié, et chez les méchants que l'envie ; la douce et honnête médiocrité, plus précieuse que l'or, au jugement des païens même, rétablira parmi nous les principes d'honneur, ramenera l'émulation des grandes choses, et redonnera la vertu. L'égalité rétablie, quant aux besoins essentiels, le mérite seul formera des différences foncieres parmi les hommes ; et si celles-là ne suffisent pas, on ne conservera des autres, dans les codes de législation, que celles qui importent au maintien de l'ordre social et à la bonne police des États ; mais elles resteront uniquement comme moyens de division dans les classes de la société, ainsi que les noms divers que s'ap-

proprient les individus pour se reconnoître réciproquement. Au lieu de cette disproportion monstrueuse qui déconcerte la raison, et fait de notre exil une vallée de larmes et un épouvantable chaos, image anticipée des cieux, la terre n'offrira plus à nos regards que le spectacle enchanteur d'une parfaite harmonie et de la confraternité universelle. Les biens de l'État et du sanctuaire retournant à leur destination native, ne seront donc plus sacrifiés à la faveur, abandonnés au pillage, ou exposés en vente. Le patrimoine des pauvres ne sera plus, au grand scandale du ciel et de la terre, jeté par la politique, lâché par la peur, arraché par l'intrigue, prodigué par le luxe, entassé par l'avarice, et perdu à jamais pour toute la masse du genre humain. Il faut l'avouer, nos maux étoient à leur comble, et nécessitoient les plus violents remedes. Des enfants dénaturés avoient dissipé toute la substance de la nation; mais, en dépit d'eux, la mere commune a tout ressaisi, et les fleuves sont enfin remontés vers leurs sources : je ne crains pas qu'à l'avenir leurs cours soit suspendu. Parfaitement réglés dans leur marche, on ne les

verra point se précipiter par torrent sur quelques sables arides ou hérissés de ronces, et laisser à sec autour d'eux de vastes plaines qui promettent d'être fécondes et tous les riants côteaux qu'ils doivent engraisser. Quand les vices corrupteurs n'empoisonneront plus le réservoir qui les contient, quand ils n'inclineront plus à leur profit les canaux par où ils passent, ils n'en couleront que plus purs et plus majestueux. C'en est donc fait, l'or et les aïeux ne feront plus les grands ni les héros, et par-tout le sage sera lui-même. Plus de roture que celle du crime, plus de noblesse que celle du mérite, plus d'autre opulence que la médiocrité. Tout personnel, rien d'héréditaire. Un citoyen illustrera son poste, et n'en recevra que ce qu'il lui aura communiqué. La bêche ne ravalera point le laboureur, et ce ne sera point le cordon qui relevera le ministre. Le simple artisan pourra prétendre aux plus hautes charges de la magistrature. Le bel emploi de soldat sera un acheminement aux places de capitaine, de colonel, de général d'armée ; et le vicaire d'un curé à portion congrue, s'il est digne de la croix et de la pourpre, ira siéger dans un

diocese et dans les conciles, en qualité de prince de l'Église. On ne demandera plus d'un homme s'il a des parchemins ou des patrons, mais s'il a des talents et des vertus. La licence effrénée ne sera plus un moyen sûr d'avancement, ni la modestie un titre de proscription. Les dignités et les honneurs n'auront plus à descendre pour tomber misérablement dans la main ambitieuse de la vile cabale qui les brigue, et l'humble mérite qui les fuit, sera contraint de descendre lui-même pour les trouver à son niveau; versés par des mains économes avec plus de discernement que de prodigalité, les bienfaits du ministere ne seront plus des graces flétrissantes, mais des récompenses honorables; et depuis le sommet des cours jusqu'au fond des hameaux, nul ne sera protégé que par ses services; nul ne sera redevable à autrui d'un sort qu'il ne devra pas originairement à lui-même. Telle est la juste inégalité qui convenoit à un peuple libre, et la seule qu'il importe de maintenir dans les États.

Ainsi va se réaliser par-tout la brillante chimere de l'âge d'or: l'harmonie va renaître, la France respirer, le code usé de nos gothiques

loix ne sera plus qu'un livre simple et fécond de moralités, de vertus, de félicité publique, et si j'ose m'exprimer ainsi, un second évangile : les saines idées rameneront les mœurs, le mal se changera en bien, le bien s'avancera vers le mieux : la constitution, fixée pour la premiere, fois s'assiéra sur une base inébranlable. La double majesté de l'Etat et du trône vivifiera de ses regards créateurs les villes et les provinces ; la force royale et la force nationale, confondues en une seule, s'identifieront avec la force ,du Tout-Puissant, et se montreront revêtues de son grand caractere. Il y aura toujours néanmoins cette différence essentielle, que l'Être suprême embrassant d'un seul coup-d'œil et tenant dans sa droite tous les êtres existants et possibles avec toutes leurs relations, n'est pas obligé de se reprendre à plusieurs fois, et pose du même acte les choses, l'ordre et la perfection même ; au lieu que les pensées et les opérations des hommes étant nécessairement successives, et se succédant avec d'autant plus de lenteur que chaque objet spécial est d'une plus haute importance et demande un examen plus approfondi, le temps seul pourra

mettre à ce qui sort de leurs mains le complément et la perfection.

Quelques citoyens à courte vue, ou pressés de jouir, se laisseront aller à l'impatience ou au murmure, ils oseront calomnier ce qu'ils ignorent : je les attends à l'ensemble. Le dernier mot des loix une fois prononcé, c'est alors et ce n'est qu'alors qu'ils pourront juger avec justesse du discord ou de la concordance des parties; et s'ils ne sont pas du nombre de ceux pour qui rien n'est sacré que ce qu'ils veulent, sans doute ils seront eux-mêmes vos apologistes et vos admirateurs. Pourront-ils, Messieurs, vous blasphémer encore, ces mortels injustes ou trop précipités, quand ils verront, ainsi que nous avons lieu de l'espérer, de sages mesures prises pour remédier au passé et assurer l'avenir, des établissements aussi avantageux à leur siecle qu'aux siecles les plus reculés, en un mot, le magnifique problême de la paix générale pleinement résolu, et le bonheur total éclos de vos mains, comme des mains de Dieu, l'univers ?

Hommes de la nature, gloire vous soit rendue, et soyez célebres d'âge en âge par

toutes les générations ! En nous faisant libres, c'est-à-dire bons et heureux, vous aurez épuisé en notre faveur la mesure des bienfaits, et notre gratitude sera éternelle ainsi que notre admiration et nos hommages. Mais nous ne sommes pas les seuls habitants de la terre ; et si rien de ce qui intéresse l'humanité n'est étranger à vos belles ames, vous devez aussi correspondre avec l'Afrique enchaînée qui vous écoute et vous implore. Elle semble vous dire par son silence ce qu'Ésaü disoit autrefois à Jacob : Peres des peuples, n'auriez-vous donc en votre pouvoir qu'une seule bénédiction, laquelle une fois versée, vos mains fermées pour toujours demeureroient vides et immobiles ? Architectes du grand édifice de la liberté, couronnez votre ouvrage ; un si sublime chef-d'œuvre est trop digne de vous pour rester imparfait. Brisez, ah ! brisez au plutôt tous les fers du monde ! que, s'il se peut, il n'y ait plus nulle part de vrais esclaves que ceux du vice, ni d'infortunés que les méchants ; et ils seront rares, et ceux qui n'auront pas le courage d'être vertueux par devoir, le seront au moins par intérêt ou par reconnoissance.

Régénérateurs du siecle présent, vous serez donc encore les créateurs des races futures et de toute la postérité! Ainsi la terre renouvellée dans toutes les parties de son enceinte, deviendra peu à peu, sous l'empire de Louis XVI et d'après vos sages constitutions, la rivale des cieux; et n'ayant, comme le Dominateur suprême, d'autre ambition que celle de régner sur les cœurs, le monarque chéri, qui, grace à vos talents, à votre zele et aux inspirations continues du ministre héros, finira par les conquérir tous, sera en même temps le pere des François, le bienfaiteur des Africains, l'ami de tous les hommes, et le grand restaurateur de l'univers.

LETTRE AUX COLONIES.

Créoles, ou Européens, négociants ou planteurs, qui que vous soyez, ô colons, recevez mes hommages! Dussé-je accabler votre modestie, je vous proclamerai hautement en présence de mes contemporains et de la nature. Plus tardifs et moins fortunés que nous, vous n'avez pas été les témoins de la cession absolue que viennent de faire le clergé et la noblesse, l'un de ses justes dîmes, et l'autre de ses ridicules privileges. Sans doute un désintéressement aussi marqué vous étoit impossible. Vous faites donc seulement au bien général un sacrifice..... conditionnel. Vous êtes prêts, et vous pousserez *l'humanité et le patriotisme* jusqu'à signer de vos mains, et *avec* un merveilleux *empressement, l'abolition de l'esclavage et de la traite :* pourvu que *l'entretien de vos ateliers et vos propriétés* particulieres n'aient rien

rien à en souffrir. Que ce dévouement quelconque à la chose publique est un beau spectacle donné à la France et à tout l'univers ! oh l'inconcevable générosité ! Comment n'êtes-vous pas effrayées de tant de gloire, dont vous couvre cette proposition inouie, ames incomparables? comment ne succombez-vous pas vous-mêmes sous l'énorme fardeau de votre propre admiration? Terre, enorgueillis-toi de les porter; et vous, ô cieux! soyez dans la stupeur! Que de temps, quelle immensité de calculs il a fallu pour enfanter tout-à-coup une combinaison si sublime et si simple ! quelle profondeur de génie elle suppose dans ses inventeurs, quelle mâle intrepidité dans ses héros ! Elle étoit donc réservée à notre âge, et à vos grands cœurs, ô colons ! Ainsi les siecles s'avancent et se perfectionnent. Pour vous la nature n'étoit pas épuisée; et Salomon avoit parlé trop tôt, quand il disoit que rien de neuf ne peut éclorre sous le soleil. Mais hélas ! que laissez-vous à faire à la postérité?

Vénérables colons, ô héros ! ô mes freres! le pas étoit glissant, et vous l'avez franchi. Il vaut bien la peine d'être résumé pour la

seconde fois, ce pacte courageux qui annonce de votre part un si noble abandon. Eh bien! qu'on vous enleve les Noirs, et que par une sorte de contradiction, dont la sublimité me surpasse, on vous assure à jamais ce que vous appellez vos propriétés qu'en; relâchant vos sanglantes dépouilles, vous n'ayez à perdre ni un pouce de terrain, ni un pied de café, ni une canne de sucre; à ce prix, vous en convenez, les Noirs sont des hommes.... Quand commencerez-vous à l'être? Ne frémirez-vous pas enfin d'être éternellement plus furieux et plus acharnés que les tigres? Quoi! au sein de l'ivresse continue dans laquelle par fois votre fastidieuse mollesse s'endort languissamment, l'ardente soif qui consume vos entrailles avides ne s'étanchera pas! cette soif insatiable ne fera que s'irriter de plus en plus! et malgré la dégoûtante monotonie d'un breuvage uniforme, on ne vous verra sortir des bras du sommeil et de la volupté que pour boire à longs traits et à grands flots, dans des coupes d'or, les larmes, les sueurs, le sang d'un million d'infortunés! Cruels, rétrogradez un moment sur vous-mêmes. Quand dans les premiers jours de vos

déprédations tyranniques, vous débutâtes si doucement par manger leurs aïeux, avouez qu'il vous en coûta sur vous-mêmes une victoire; car on ne s'apprivoise pas tout d'un coup avec de semblables horreurs. Depuis cette affreuse époque l'habitude s'est tournée en nature, et la peine en plaisir. Maintenant que leurs ancêtres sont digérés, vous en êtes à leurs peres, à leurs meres; et tout en vous livrant aux distractions du luxe et à ses joies monstrueuses, vous dévorez de gaieté de cœur, sous leurs yeux en larmes, les auteurs de leurs jours. Leur tour pour être dévorés viendra donc bientôt; et à travers leurs cris aigus, vous roulez paisiblement dans ce cercle exécrable. Barbares! que faut-il donc pour assouvir votre rage?

Ne nous reprochez point, ô colons, d'exercer ici contre vous le détestable rôle de calomniateurs; des vérités dures ne sont pas des calomnies; tout au plus elles seroient des médisances, si l'on n'entendoit par ce mot la révélation indiscrete de crimes ignorés : mais on vous connoît trop bien, et assurément vous ne vous cachez pas. Vous n'avez au fond qu'une maniere d'être. On

ne vous voit point marcher à la fois le front couvert et la tête levée ; et je dois vous rendre cette double justice, qu'à cet égard votre choix est fait depuis long-temps, et que vous ne l'avez jamais rétracté. On ne vous taxera donc pas de donner dans l'hypocrisie ; vous n'êtes qu'horriblement scandaleux ; mais vous l'êtes sans crainte comme sans remords.

Ce n'est pas qu'il n'existe dans vos contrées de vieux réglements de police sur le traitement des Noirs : mais qu'importent des réglements institués pour la forme, ou tombés en désuétude, auxquels une politique insensée ne permit jamais de tenir la main ! Il y auroit trop à faire, dites-vous, si l'on entreprenoit de réformer tous les abus ; et l'on ne sauroit par où commencer. Oh ! d'accord. Où trouveroit-on assez de prisons, d'échafauds, de tortures, si les lois étoient en vigueur, et s'armoient contre les coupables d'une sévérité inflexible ? Les bourreaux seuls ne manqueroient pas, puisqu'on pourroit les prendre parmi leurs victimes. Mais, en suivant à la lettre ce régime violent, bientôt il ne resteroit à-peu-près que les Noirs ; et la plupart des Blancs auroient disparu. Alors que de-

viendroient les colonies ? que deviendriez-vous vous-mêmes ? Aussi vos prudents et sensibles magistrats ferment-ils charitablement les yeux ; et ce profond sommeil, cet éternel silence des dépositaires de la justice, est un brevet d'impunité, qui se bornant à autoriser tous les forfaits, faute de pouvoir les canoniser, vous épargne du moins les noirceurs de la dissimulation et l'embarras ou le tourment de vous contrefaire. Cependant, si, dans l'impossibilité absolue de tout réformer, on s'attachoit d'abord à sévir contre les grands scélérats, il est à croire que ces exemples éclatants contiendroient un peu leurs sacrileges imitateurs. Mais il faudroit pour cela que les Blancs fussent assez communs dans vos isles, pour que la police ne les regardât pas comme des êtres nécessaires qu'on ne sauroit trop ménager ; ce qui n'arrivera jamais. Car ces magistrats sont aussi des colons, et ne vivent pas que des lois ; ils ont comme vous une fortune à faire, des Noirs pour les servir, et plusieurs d'entre eux des habitations à mettre en valeur. Or l'intérêt personnel de ces sortes de gens, juges et parties dans une cause commune,

est pour vous un garant sûr de leur indulgence. Il faudroit en outre, que les Noirs fussent assez rares pour être réputés quelque chose dans l'opinion ; or comme cette espece de denrée est toujours surabondante, faut-il être surpris du gaspillage que vous en faites ; et n'est-il pas évident que le ministere même doit s'inquiéter fort peu de son emploi ? Loin de vous applaudir de cette surabondance, je sais qu'au contraire vous vous plaignez amèrement de la disette. Mais cette disette, si elle existe, fait votre propre censure et celle de vos débonnaires magistrats. Si vous ne donnez jamais à la terre le temps de se reposer, sera-t-elle toujours en rapport? si vous tuez plus d'hommes que la nature ne peut ou ne veut en fournir, après avoir épuisé ses ressources, du consentement de la puissance publique, lui reprocherez-vous encore son inaction, ou la forcerez-vous de faire des miracles ?

Et puis, que vous importe ! vous êtes assez riches pour vous faire servir, et la fortune dont vous jouissez vous dispense d'en soigner les auteurs. Vous n'allez pas vous-mêmes faire vos provisions de Noirs dans leur pays

natal : on est convenu de vous en éviter la peine. La France, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, le Danemarck, tous les gouvernements, tous les royaumes ensemble sont à vos ordres, ou s'empressent de les prévenir, et vous avez l'Europe pour commissionnaire. D'autres, sachant que très peu d'hommes et de femmes ont suffi par-tout ailleurs pour peupler des isles entieres, trouveront qu'une marchandise si précieuse, qui pourroit si facilement se reproduire elle-même, s'use bien vîte dans vos absorbantes régions, et a trop souvent besoin d'être renouvellée : pour moi, si je vous passe ce mot affreux de marchandise, qui suppose une valeur numéraire à des êtres inappréciables, je vous demanderai seulement ce que vous faites de tant de bras, quand d'abord vous m'aurez dit de quel droit vous les enchaînez à vos sillons.

A vous entendre, ils sont à vous... Il est vrai, vous avez acheté les personnes avec toutes leurs dépendances... Ils sont à vous plus qu'à eux... Je ne m'appercevois pas qu'ils tinssent à vos épaules, et fissent partie de vous - mêmes. Ah ! si votre sang les ani-

moit, j'en jure par votre amour-propre, vous n'en feriez sûrement pas une aussi énorme consommation. Qui vous a donc permis d'en disposer autant et bien plus que des vôtres? Pour moi, je ne vois que la fortune qui puisse vous autoriser, et je vous défie d'assigner à votre prétendu droit une autre espece d'origine. J'ai même sur ce point votre aveu; car vous êtes les premiers à vous plaindre qu'on ne vous donne pas les Noirs gratuitement; et si vous arriviez les mains vuides au dépôt où ils sont étalés, ils continueroient de rester à l'encan. A mesure que vos victimes périssent, et que les débarquements se font dans vos ports, vous allez donc sur la place aux Noirs, faire vos emplettes d'hommes pour rafraîchir vos habitations, comme vous allez dans les marchés aux chevaux pour remonter vos maneges. Vous arrêtez les choses en donnant le prix convenu, ou des effets qui en répondent; et lorsqu'au moment de l'adjudication, nul ne s'est présenté pour couvrir votre enchere, dès lors tout vous appartient, et les bras sont à vous comme les pieds et les têtes. J'admets la conséquence: mais voyons le principe. Insensés! paye-t-on un homme avec de

l'or ? paye-t-on un homme avec le produit des sueurs de ses semblables, avec des balles de coton, avec des tonnes de sucre, avec tout l'univers ? Quel fut le monstre qui inventa cet infame trafic ? Ce fut sans doute un Portugais ou un Espagnol. Quel qu'il soit, que la terre le vomisse à mes regards, et qu'au nom de la nature, je lui dise anathême. Au moins, le premier qui conquit un Noir, soit en guerre, soit en duel, l'eut à son corps défendant, et le paya de lui-même. Mais vous n'en donnez pas cette valeur vous autres colons ; le capitaine qui vous le livre n'a pas couru plus de risques que vous qui l'achetez ; d'où je conclus qu'il n'appartient à aucun de vous, et reste en propre à l'ancien maître qui s'en empara, si plutôt, malgré vos conventions absurdes, et la barbare invasion du premier conquérant, il n'appartenoit, en derniere analyse, à la terre malheureuse du sein de laquelle on osa l'arracher. Croyez-moi donc, gardez vos richesses pour des objets qui puissent se mesurer avec elles ; vous les auriez épuisées toutes, avant d'avoir fait en ce genre une seule acquisition.

Alléguerez-vous aussi le droit du plus fort?

soit ; mais commencez par en établir avec évidence la légitimité. Prouvez invinciblement que des millions d'hommes sont nés à l'autre extrémité du globe pour servir éternellement de pâture à la meurtriere voracité des peuples rivaux qui courent à l'envi se disputer ces proies sanglantes, pour être entraînés, par cette bande de pirates, à deux mille lieues de leur patrie, dans vos petites isles de l'Amérique méridionale, pour suppléer à de vils animaux, défricher vos terrains ou les entretenir, les arroser jour et nuit de leurs sueurs, et puis, au terme de l'adolescence, ou aux approches de la maturité, mourir de vieillesse sur vos habitations dévorantes. Alors je féliciterai Christophe Colomb de cette triste et utile découverte ; et si la cupidité qui vous domine ne faisoit tomber malgré vous ce masque hypocrite de zele dont vous aimez à vous couvrir, je vous féliciterois vous-mêmes de les aider à remplir leur fatale destinée, et de seconder si puissamment à leur égard, ou plutôt pour leur malheur, le terrible vœu de la nature.

Mais ne lui préteriez-vous point par hasard vos intentions perverses, en lui faisant

l'outrage de la confondre avec un vil intérêt qu'elle condamne ? Contempteurs de ses salutaires oracles, égoïstes blasphémateurs, jusqu'ici vous n'avez lu que dans vos ames dépravées ! Ouvrez enfin le grand livre de la nature, cette fameuse encyclopédie où tout est renfermé. Là vont se développer à vos regards les plans adorables suivant lesquels Dieu régit l'univers. Tout ce qui vient de lui est dans l'ordre, le chaos seul est votre ouvrage. Revendiquez ce qui vous appartient, et gardez pour vous vos horreurs. A qui persuaderez-vous jamais que l'éternelle Sagesse puisse se contredire, et que le Pere commun des hommes en soit comme vous le tyran ? Si, par impossible, il existoit sur la terre un homme, oui un seul homme nécessité à servir de proie à ses semblables, il feroit à lui seul un argument invincible contre la Providence ; et si, pour dédommagement d'un affreux esclavage de toute la vie, il ne lui restoit que la mort, le cri perçant qui précéderoit son dernier soupir retentiroit jusqu'aux cieux, renverseroit le trône de l'Éternel et l'anéantiroit lui-même . . Et c'est sur le quart du globe que s'étendent vos fers et vos glai-

ves! Impies, je ne me chargerai pas de concilier avec l'idée d'un Dieu proviseur votre extravagante hypothese; je sens trop qu'elle mene droit à l'athéisme; et je croirois plutôt à une aveugle fatalité qu'à une pareille organisation du genre humain. Cessez donc de m'opposer des lois absurdes et barbares que repousse mon esprit, et qu'abhorre mon cœur; des lois que vous abjureriez à l'instant, si vous n'aviez autant d'intérêt à les réclamer qu'elles n'en ont elles-mêmes à vous soutenir; des lois qui rendroient le souverain Législateur responsable de vos atrocités.

Non, un Dieu de sang et de carnage n'est pas le Dieu que je sers, et je vous l'abandonne : le mien s'annonce à d'autres marques. Tous les hommes ensemble ne sont devant lui qu'un seul homme : il ne fait point acception des personnes. S'il a semé l'espece humaine de blanc et de noir, cette diversité accidentelle de nuances extérieures ne change rien dans les constitutions intimes, ni dans les sentiments et les caracteres. Par-tout je vois régner l'uniformité la plus invariable. Sur les fronts les plus calcinés il a empreint

son image : il a soufflé dans toutes les ames la liberté avec la vie. La lumiere de son soleil n'avoit pas encore frappé mes regards, que déja j'étois homme par la liberté. Ce germe précieux reposoit avec moi jusque dans le triste berceau qui captiva mon enfance. J'étois mûr pour elle long-temps avant l'aurore de ma raison; et je n'en avois pas la moindre idée, que j'en sentois vivement tout le prix. Sans doute elle a pu se modifier avec l'éducation, et se développer avec l'âge; mais si des instituteurs jaloux et barbares n'eussent toujours fait prévaloir la leur sur la mienne, et contre ma débile existence la supériorité de leurs forces; si, pendant de longues années qu'ils me tenoient en servitude, ils n'eussent pris à tâche de contrarier mes penchants et d'obstiner mon vouloir, jamais je ne me fusse apperçu de son accroissement et de ses progrès. Dégagé des cruelles entraves de l'éducation, depuis que j'ai le bonheur de réfléchir, mon esprit est plein de ses charmes, et mon cœur en est dévoré : je la respire avec l'air qui vient dilater mes poumons : elle circule dans mes veines avec mon sang ; et tant qu'il me reste une seule

goutte de ce sang qui m'anime, ma liberté me demeure toute entiere. Elle me pénetre intimement et jusqu'à la moëlle de mes os ; elle agit sur mes sens et réagit par eux, elle s'insinue par tous mes pores, elle entre dans la composition de ma substance et fait partie de mon être ; en un mot, elle est complètement moi ; et je serois elle-même, comme Dieu est la vérité, si elle pouvoit être dans l'homme d'ici-bas un état permanent, et qu'après le court instant de la vie elle ne dût pas se confondre avec la double nécessité du divin amour et de l'éternel bonheur. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'en me pénétrant elle m'environne. Placé au milieu des airs, comme le poisson dans le vaste Océan, je puis à mon gré me transporter dans tous les lieux. Vos villes me sont ouvertes ; peut-être m'y fixerai-je : mais cessez d'en faire des prisons à cent portes ; ou je vais de ce pas me répandre au loin dans les campagnes. Si vous êtes jaloux de la préférence, méritez-la par des sacrifices ; commencez par m'abattre vos doubles, vos triples barrieres ; qu'elles tombent toutes devant un être libre, qui tient son passe-port des mains de la na-

ture. Ma liberté est donc par-tout où j'existe, parceque nous sommes inséparables. Elle est, pour ainsi dire, où je ne suis pas encore, parceque mes bras peuvent s'étendre et mes pieds se mouvoir. D'intelligence avec mon imagination, cette faculté est infinie dans un être limité ; elle atteint en même temps tous les poles ; ses bornes sont l'impossible ; son horizon, l'univers, l'espace, l'immensité.

Cependant elle prend pour l'ordinaire le ton des circonstances : moins les hommes sont en troupeaux, plus le goût en est vif et le penchant impétueux : mais son essence ne change point, parcequ'elle est une et indivisible comme son auteur. Tel est plus riche ou plus puissant que moi, qui ne sauroit être plus libre, et sur ce point l'habitant des forêts ne le cede en rien à celui des cités. Si l'on remarque quelque différence entre les nations civilisées et les hordes sauvages, c'est que les unes ont conservé d'elle ce que les autres ont paru en sacrifier pour la satisfaire, ou pour donner plus d'expansion à ses rapports, et doivent se ressentir plus vivement du tourment de la perdre. On a vu des hommes intrépides s'accoutumer aux douleurs

les plus aiguës, braver les supplices, se précipiter à travers les flammes, voler au-devant des piques, des glaives et de tous les genres de mort ; mais un homme assez apathique pour s'apprivoiser avec l'esclavage, et surtout avec un esclavage aussi peu mitigé, aussi dur, aussi intolérable que celui qui pese sur les Noirs de la Guinée et sur ceux des Antilles ; c'est ce qu'on n'a jamais vu depuis l'origine du monde, et ce qu'on ne verra jamais. Cette bouillante ardeur pour la liberté se manifeste d'une maniere bien frappante jusques dans les brutes, que nous appellons insensibles; et tout le poids, toutes les lumieres de notre raison ne les serviroient pas mieux que l'aveugle instinct qui les entraîne. Timides ou féroces, ils veulent tous être libres. Le lion courageux se dresse en rugissant devant la chaîne qu'on lui jette, et ramasse toutes ses forces pour la rompre, dès qu'il se sent entouré; tandis que l'oiseau farouche, privé de l'usage de ses ailes pour ne s'être pas défié du piege qu'on lui tendoit, se débat, souffre, et meurt contre les barreaux de sa cage.

Néanmoins, les animaux étant destinés à

nous

nous servir, et la liberté physique leur ayant été donnée principalement pour se mettre en garde les uns contre les autres, de la forte résistance qu'ils opposent à la servitude, peut-être ne faudroit-il pas toujours conclure que nous leur faisons injustice en les assujettissant. Mais où trouvera-t-on une loi qui fasse d'un homme la propriété d'un autre homme? Tout domaine absolu est inaliénable et appartient essentiellement à Dieu seul; encore ne veut-il point d'esclaves à son service, mais seulement des amis. O , puisqu'il daigne respecter en moi le grand dépôt qu'il me confia, je défendrai son bienfait au péril de mes jours, et le monstre qui voudra l'envahir n'en profitera pas. Qu'il vienne, me voilà prêt à lui répondre: si je suis son vainqueur, j'aurai la noblesse de lui pardonner, en le mettant toutefois dans l'impuissance de me nuire, ou je soulagerai la terre de son poids, si je ne puis autrement échapper à ses fureurs: si je succombe, mon corps seul est à lui, car je saurai me défendre, et mon ame libre, fiere de sa vertu, cédant à l'ennemi son enveloppe misérable, s'avance vers

la victoire, et saisit au même instant les palmes du martyre.

La liberté étant donc pour l'homme non seulement le plus riche trésor, mais celui qui donne un prix à tous les autres, je ne vois que deux causes capables de légitimer son enlevement, des attentats contre les lois, et le sort des batailles. Dans ces deux cas, votre justice a besoin, pour s'exercer, du concours de la force. En outrageant les lois sociales, j'ai mérité la prison où je suis détenu, et je dois porter la peine de mon crime. Mais c'est à vous de visiter vos chaînes, de multiplier vos sentinelles, vos portes, vos verrous, d'exhausser vos remparts assez haut dans les airs, pour que je ne sois pas tenté de les franchir, et de concerter si bien vos mesures, qu'il me soit impossible de vous échapper. S'il se présente un expédient favorable à mon évasion, comptez sur mon adresse à le saisir; de nuit ou de jour je grimpe, j'escalade, je me glisse ou m'élance, me voilà à cent pas; je ne serai jamais assez loin de vous. En trompant vos précautions insuffisantes, je ne vous fais aucun tort, et

la conscience ne me reproche rien. Je n'ai emporté ni vos cachots ni vos fers, je ne vous ai soustrait que moi-même. Suis-je coupable de fuir mon mal, et de chercher mon bien, quand d'ailleurs le larcin de ma personne devient l'objet de ma restitution? Avant de vous appartenir, j'étois à la nature, dont les droits sont antérieurs aux vôtres, et je lui rends ce qu'elle m'a prêté. Faites-moi suivre, mettez vos escortes en campagne; il ne dépendra pas de moi de les épuiser de fatigues : si jamais elles me devancent de vîtesse, il faudra bien que je me rende, puisque je suis seul contre tous ; mais en me replongeant dans l'affreux abyme que j'avois momentanément évité, ah! du moins vous ne punirez pas par un surcroît de tortures un infortuné captif, pour avoir en vain essayé d'être homme, ou vous seriez les plus injustes et les plus barbares des mortels.

Aurons-nous donc plus d'égards pour les scélérats que pour les malheureux? et lorsque des lois vengeresses, justement armées contre le crime, n'attaquent dans ses auteurs que l'usage de la liberté, pour laquelle elles

conservent encore une sorte de respect, les terribles foudres de la guerre en détruiront-elles jusqu'à la racine ? Ô nature ! de coupables individus, dont tu nous dictas la sentence, oseront, sous le poids de leurs fers, se réclamer de toi, et contre toi-même tu feras du moins une espece d'effort pour les défendre ! priverois-tu de cette frêle ressource, renierois-tu pour tes enfants des nations entieres qui implorent ta justice et ta reconnoissance, des nations courageuses qui pour toi se défendent et succombent, déplorables victimes de leur obéissance à tes ordres ? A Dieu ne plaise que j'admette jamais une supposition qui t'outrage ! Mais il ne suffit pas de la rejeter ; il faut en démontrer l'absurdité révoltante, et le sentiment ne fait preuve complete qu'avec les principes. J'ai dit dans mon cœur, il n'y a point d'esclaves ; je le dirai dans mon esprit, et la vérité toujours une ressortira doublement de ce parfait accord de mes puissances. Puis donc qu'il est question de raisonner, et que vous ne pouvez, ô colons, être juges dans votre propre cause, souffrez que je vous laisse un moment, pour courir après quelques théo-

logiens qui s'égarent, et ramener, s'il est possible, ce petit troupeau dans le bercail de la nature.

Que disent donc ces messieurs en faveur de l'esclavage? Rien du tout. Mais quoi encore? Qu'il entre dans le systême actuel comme partie intégrante des miseres de l'humanité, qu'il a pour base le droit de la guerre; qu'il est un adoucissement à la peine de mort que le vainqueur peut en conscience infliger au vaincu; qu'ainsi la nature s'en accommode assez bien; qu'au surplus les lois divines, ecclésiastiques et civiles le tolerent ou le permettent, puisqu'elles se contentent d'en régler la police; que S. Paul, dans ses épîtres, l'Église dans ses conciles, Dieu lui-même dans le décalogue, donnent, en conséquence de ce droit, des préceptes positifs, qui sans lui seroient inexplicables; que l'usage d'acheter et de vendre des esclaves remonte jusqu'aux premiers âges, et est autorisé par les plus grands hommes; qu'à l'égard des Noirs cueillis dans la Guinée, et transplantés dans les colonies, les uns sont nés serfs, les autres le sont devenus; et qu'enfin le commerce dont ils sont l'objet

est pour eux un double profit, attendu qu'au physique ils y gagnent la vie et le changement d'une servitude dure en une autre bien plus supportable, et au moral le bienfait et tous les secours de la religion chrétienne.

C'est avec ce misérable glaive, couvert de la rouille des siecles, qu'on tue le courage dans toutes les ames; c'est avec cette masse informe de raisonnements sans raison qu'on parvient à étouffer en elles jusqu'au germe de la pensée. Où suis-je, et quel immense trajet on me fait parcourir! Me voilà donc transporté tout d'un coup à l'antique et fatale époque de la dégradation humaine. Je m'y tiens, et de là je réponds, en observant toutefois qu'il vaut mieux tomber dans les mains de Dieu que dans celles des hommes; car Dieu ne peut être que sévere, et les hommes sont cruels. Plus inexorables que le seul offensé, ils enchérissent sur ses foudres et croient encore honorer ses justices. Avant que l'image se tournât contre son modele, libre et pur comme l'auteur de son être, Adam, placé au centre du paradis terrestre, nageoit au sein des délices; la prodigue nature ne lui vendoit pas ses dons au prix des sueurs;

le doux parfum des fleurs et des fruits portoit l'ivresse à tous ses sens ; des ruisseaux de lait et de miel couloient à ses pieds, toutes les voluptés environnoient son ame ; et comme il n'avoit pas même l'embarras du choix entre les plaisirs, il jouisssoit à chaque instant de tous les êtres, de Dieu, de lui-même, et de sa propre immortalité. Hélas ! toute cette félicité d'un jour a disparu, et le plus beau des regnes a passé comme l'éclair. La pénible nécessité d'être vertueux pour être juste le jeta tout d'un coup hors de son centre, et le mit dans un état violent pour lequel il n'étoit pas fait, et dont un seul acte d'obéissance l'eût préservé : une fatale complaisance égara son cœur, et enfanta la révolte. Aussitôt Dieu lui apparut et lui tint ce langage : Je maudis la terre que tu cultiveras ; tous les jours de ta vie tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes dans le sein de la terre d'où tu es tiré, parceque tu es poussiere et que tu retourneras en poussiere. Avec le systême physique, changea au même instant tout le systême moral. Le ciel se couvrit de nuages, la terre d'épines, et la concupis-

cence vint, amenant à sa suite tous les orages des passions. L'harmonie des principes et des mœurs se dérangea. Les penchants, une fois en liberté, ne tarderent pas à se mettre en opposition. Les pensées et les affections appiirent à se combattre, le cœur s'ingéra de donner des lois à l esprit, les sens usurperent bientôt ce double empire. Le chaos prévalut, et il ne resta au premier homme que la cruelle réminiscence du bonheur, et à toute sa postérité que des regrets superflus et de longs repentirs.

Je ne contesterai pas que la terrible sentence du Créateur ne s'accomplisse à la lettre sur les Noirs comme sur les Blancs, et principalement sur les Noirs de nos colonies. Assurément c'est bien à la sueur de leurs fronts qu'ils mangent la triste cassave, ce pain factice, si peu substantiel pour des tempéraments ruinés par la chaleur du climat et l'excès du travail ; et quand ensuite ils sentent leurs jours se précipiter si rapidement, à peine ont-ils besoin de rapprocher les distances, pour observer qu'en effet la terre est le point dont ils sont partis, et le terme où ils aboutissent. Parmi les avantages que la reli-

gion leur procure, les partisans de l'esclavage ne se sont jamais avisés de faire entrer en ligne de compte les souverains remedes et les puissants préservatifs qu'on leur administre si charitablement dans les isles pour les guérir ou les défendre de l'oisiveté, justement appellée la mere commune de tous les vices ; omission bien étrange sans doute : car enfin, forcer au travail cette classe d'hommes naturellement paresseuse, et la forcer le fouet à la main, n'est-ce pas lui fermer toutes les avenues du crime, et lui commander efficacement la vertu?

Quoi qu'il en soit, si j'essaie d'analyser ce formidable arrêt d'un Dieu vengeur, je remarque qu'il renferme deux peines, la douleur et la mort. J'y cherche en vain l'esclavage; je n'y trouve pas même l'inégalité. Si j'admets la différence des conditions, c'est d'après d'autres principes qui ne me permettent point de la révoquer en doute ; mais ces principes m'abandonnent quand il s'agit de la servitude, et je ne vois rien qui puisse les suppléer. D'ailleurs, qui dit esclavage d'un côté, dit toute puissance de l'autre. Le même crime de tous ne sauroit être de la sorte puni dans

les uns, et recompensé dans les autres ; d'où il suit que l'esclavage ne peut être renfermé dans le décret général dont les effets doivent être uniformes, et qu'ainsi il n'est pas plus d'institution divine, que les vols, les assassinats et tous les forfaits des méchants.

Ceux qui se vantent de répondre à tout avec le péché originel, ne répondent pas même à leur pensee. Ils m'expliquent très bien, et d'après d'autres données, comment, dans l'état actuel des choses, il doit y avoir des petits et des grands, des serviteurs et des maîtres parceque le plus et le moins offrent dans le détail des rapports positifs sous lesquels il est possible d'instituer entre eux le parallele et qu'il est facile de saisir ; mais que reste-t-il à un esclave chargé du collier d'un tyran ? Rien, absolument rien, à moins qu'on ne compte pour quelque chose les horribles fléaux dont on se plaît à l'accabler. L'esclavage regardé uniquement comme la négation de toute moralité, de tout bien, n'est donc pas un terme de comparaison ; et je conçois déja que ses fauteurs doivent en être singulièrement embarassés.... L'égalité des conditions, disent-ils, est désor-

mais un état contre nature. Soit, puisqu'ils le veulent ; mais qu'ils conservent donc au moins l'inégalité. S'ils mettent tout d'un côté, ce n'est pas elle que j'apperçois, mais seulement je ne sais quelle disproportion monstrueuse, qui n'a de nom dans aucune langue, et ne peut appartenir à aucun système. Ainsi l'objection perdant la moitié de sa force, reste toujours insoluble ; et que seroit-ce, si lui restituant toute son énergie, on venoit à considérer l'esclavage sous son vrai point de vue, c'est-à-dire comme la réunion de tous les maux et la grande calamité de la nature ?

Ne pouvant expliquer des abominations par des mysteres, donnerez-vous pour fondement du droit d'esclavage le sort des batailles ? L'appuyer ainsi, c'est ne lui donner aucune base. Le canon ou l'épée ne prouvent rien de part ni d'autre. Quand la force seule commande, la foiblesse seule peut obéir. Entre mes ennemis et moi il n'y a point de contrat, et je suis toujours avec eux dans les termes de la défense. Si je peux défendre ma vie, à plus forte raison ma liberté, qui m'est infiniment plus chere, et sans laquelle la vie

même est une mort continue. Si je le peux aujourd'hui, je le pourrai encore demain, après demain, et jusqu'à mon dernier soupir. Si je le peux contre celui dont je suis la conquête, et qui pouvoit aux mêmes risques devenir mon bien ; il est clair que je le peux davantage contre le second tyran qui m'achete à ce prétendu maître ; à moins que l'or de celui-là ne soit plus que le sang de l'autre, et autant ou même plus que le mien.

Affreux despote, ose-tu bien dire que je me rends? de ta part, c'est un mensonge ; de la mienne, c'est seulement un aveu arraché par force, ou un fait simulé dont tu ne saurois tirer pour ta cause une seule induction. Nécessité n'est point loi : j'aurai beau souscrire contre la nature, tu ne prescriras jamais ; tu ne m'acquereras même pas ; tu seras toujours un usurpateur. Pense-tu donc me faire grace, en me prenant tout vif pour me vendre à ton profit? dois-je te remercier encore de ce rafinement de cruauté ? que ferois-tu de mon cadavre ? Non, je ne veux pas de ton bienfait, s'il m'oblige à la reconnoissance. Avec toi je ne pourrois être qu'un ingrat ; j'aime mieux mourir ; tue-moi, bois mon sang, et

garde tes fers. La vie ne m'est prêtée que pour un jour, et j'en fais trop peu de cas pour la payer à si haut prix. Si c'est de la sorte que tu pardonnes, je préfere de tomber sous ta hache. Écrase-moi de ta justice; je renonce à ta clémence.

Quelle clémence, grand Dieu! quelle justice, et quelle étrange cause pour produire l'ordre, que le hasard des combats et le fléau dévastateur des guerres! Docteurs de l'esclavage, croyez-vous me faire peur avec vos assertions tranchantes que vous lancez despotiquement comme des traits de lumieré? Au risque d'encourir une inepte censure que vous aurez grand soin de ne pas motiver, je vais vous faire hautement ma profession de foi. Le droit d'attaque n'est à personne, pas même aux nations. Le droit de défense est à tous et à chacun des individus. Le droit de tuer n'appartient au vainqueur que dans une seule circonstance, celle où la mort d'autrui est le seul moyen d'éviter la sienne propre. Hors le cas de nécessité indispensable, c'est un assassinat; et la preuve que l'on n'a pas pu en conscience répandre mon sang, c'est qu'il coule encore dans mes veines, et

qu'on a su, sans le verser, échapper de mes mains. Le droit de réduire en esclavage portant uniquement sur le droit absurde de mettre à mort, est donc un acte de pure férocité, d'autant plus criminel qu'une sordide, avarice peut seule inspirer de faire de moi un objet commerçable. Dites ensuite tant qu'il vous plaira, que la charité ordonne de supposer les guerres justes, à moins qu'on n'ait l'évidence du contraire; votre axiôme est une absurdité. Dans quel code de lois ou de morale avez-vous puisé une pareille sentence, que je pourrois vous accorder, sans qu'il vous fût possible d'en rien conclure? Portez ce présent à des peuples policés, prêts à engager un assaut; je ne m'y opposerai pas, et je les féliciterai sincèrement, s'ils sont d'humeur de s'en accommoder : mais n'allez pas prodiguer une si dangereuse maxime, quand il s'agit de hordes sauvages, et longtemps après des combats dont vous n'avez pas été les témoins. Au surplus, elle peut être bonne pour des soldats qui ne sont pas obligés de se connoître en politique, et savent toujours mieux se battre que raisonner; mais pour un philosophe qui estime plus le

sang des hommes que le gain des batailles, elle est mal-sonnante, téméraire, scandaleuse, et d'une fausseté si manifeste, qu'il est forcé d'en prendre l'inverse pour avoir la vérité. Quant à moi, qui ne suis rien moins que philosophe, voici mon axiôme ou plutôt mon sentiment, tel que je l'ai puisé dans mon cœur. C'est que toute guerre doit être réputée injuste, de cela seul que sa justice n'est pas parfaitement démontrée. Entre des peuples ennemis, nous ne savons ni vous ni moi lequel des deux est l'aggresseur. Mais vous êtes pour le fort contre le foible, et moi je suis pour l'opprimé contre le puissant ; vous pour le vainqueur, moi pour sa victime : qui de nous est le plus charitable ? Si je n'ai pas l'évidence de mon côté, vous ne l'avez pas davantage ; et du moins je trouve, dans le caractere moral des malheureux contre lesquels vous vous déclarez, de grandes présomptions en leur faveur.

Le Noir est vindicatif, mais il ne prend pas les armes pour des injures qui ne l'affectent pas personnellement. Que lui importent des ancêtres qu'il n'a jamais vus, et dont les actions, bonnes ou mauvaises, lui sont tota-

lement étrangeres ! Il est si loin d'eux, le cercle de ses relations est si étroit, ses traditions sont si courtes et si incertaines, les mots de patrie et de gloire ont si peu de sens dans son esprit, que pour lui le monde commence à-peu-près avec lui même, tandis que l'histoire de son pays lui paroît celle du genre humain.

Le Noir tient à ses propriétés, parce-qu'elles sont le fruit de ses peines, et que la paresse est en lui un vice capital; mais il n'est point ambitieux : comme il ne s'inquiete nullement du passé, il ne songe point à l'avenir: le moment présent est le seul qui l'occupe. Donnez-lui des racines de manioque, des patates, des ignams, des pistaches, des ananas, des épis de maïs tout grillés, un régime de bananes ou de figues, un certaine quantité de *macoutes*, pour acheter du poisson ou du vin de palme, et enfin une natte pour se reposer; tous ses besoins sont satisfaits; le voilà riche. Chez lui le jour efface la veille, et disparoît avec la nuit devant le lendemain.

Pourquoi donc condamner ces peuples si légèrement avec tant de raisons de les absoudre,

soudre , ou du moins avec tant de présomptions pour suspendre nos jugements ? Pourquoi, sans ombre de preuves , leur supposer des ames plus noires que leur teint, des animosités héréditaires , des haines éternelles, un goût dominant et invincible pour la férocité, la soif insatiable du sang, et du sang de leurs freres, ce penchant monstrueux, et tellement contre nature qu'on n'en trouve pas même un seul exemple chez les tigres et les léopards ? A nous entendre, il sembleroit que nous entretenions avec eux des correspondances secretes, pour tirer d'elles les matériaux de leur histoire, ou que nous ayons vécu de longues années sur leurs champs de bataille. Tel n'a jamais vu l'Afrique que sur les cartes de nos géographes ou dans des relations infideles, qui la jugeroit bien différemment, s'il l'eût vu sous la zone torride, et au-delà de la ligne. Il ne s'aviseroit plus de nous peindre ses habitants comme des forcenés, armés sans cesse les uns contre les autres, à qui il ne resteroit plus qu'à se massacrer réciproquement, s'ils ne trouvoient leur profit à se vendre ; tableau atroce, et bien digne d'être tracé par des mains eu-

ropéennes. Nous avons forgé leurs premieres armes ; nous leur en portons sans cesse de nouvelles ; et quand nous avons rempli leurs mains de glaives, de sabres, de coutelas, de pistolets, de fusils ; quand ces armes meurtrieres leur ont coûté les chaînes dont nous les garottons, nous osons les dépeindre comme des barbares ! Ah ! si cet horrible tableau étoit conforme à l'original, je mourrois de douleur d'avoir lancé l'anathême, et blasphémé la vertu ; j'adorerois comme saint et sacré un commerce dont le zele couvriroit l'intérêt, et qui ne seroit plus qu'une diversion à la fureur : j'appellerois apôtres de l'humanité tous les fauteurs de l'esclavage, et vous marchands d'hommes, vous en seriez à mes yeux les bienfaiteurs et les héros. Quelles conséquences, et qui ne frémiroit de l'entendre ! Ainsi, nous controuvons des vices énormes à ceux dont nous avons juré la perte, ou nous leur prétons les nôtres pour nous affranchir des remords, et semblables aux enfants dénaturés de Jacob, nous osons transformer l'oppression de nos freres en un chef-d'œuvre de sagesse. Ne pourrions-nous point nous déchaîner contre les Noirs,

sans leur imputer nos crimes et leurs désastres? N'est-ce pas assez de tourmenter les malheureux ; faut-il encore les calomnier? et cette complication d'horreurs est-elle donc nécessaire à notre apothéose?

Ce n'est point ici une vaine déclamation, mais la plus sensible de toutes les vérités. Dites-nous, ô capitaines! par quel hasard singulier, et néanmoins constant, tous ces milliers de Negres, qu'il vous plaît d'appeller des prisonniers de guerre, sont arrivés sains et saufs à bord de vos navires. Vous avez vos chirurgiens : ils vous répondront de l'intérieur ; qu'ils fassent leur devoir. Quant aux vices extrinseques et aux maladies cutanées le rapport des gens de l'art est de trop. Vos yeux vous suffiront : hommes et femmes, tous sont nuds ; la vérification est facile. Éprouvez-les ; réitérez à plusieurs reprises, s'il le faut, vos expériences lubriques. Assurément vous n'avez pas lieu de vous plaindre de vos courtiers : vous êtes assez bien servis. Or comment se trouve-t-il que leur constitution n'ait pas souffert de tant de chocs inévitables ; que leur peau soit si fine, si unie? Quoi! pas le moindre res-

sentiment de tant de fatigues, pas la plus légere cicatrice, pas l'ombre d'une blessure! Pour les femmes, passe encore, peut-être ne vont-elles pas au combat. Mais sur tant d'hommes, n'y en auroit-il pas du moins quelques uns qui rapporteroient avec eux des marques de service? se seroient-ils tous rendus sans coup férir? les auroit-on pris sur un champ de bataille aussi facilement que dans leurs chaumieres où ils seroient endormis? Eh! s'ils avoient des difformités apparentes, si chez eux le coffre étoit attaqué, on ne vous ameneroit pas de si loin des pieces de rebut. On sait trop qu'il vous faut des *pieces d'Inde*, des bipedes robustes, des tempéraments-à l'épreuve....... La guerre se feroit donc bien en douceur dans des pays que vous dites barbares, et que vous supposez remplis d'anthropophages!... Mais vous, ô philosophes! résolvez un problême; je mets en fait que de la Guinée on exporte annuellement cent mille hommes: combien ont dû périr avant que les vaisseaux retirassent ce produit net? Huit ou neuf, sans doute. Voilà tout d'un coup un million d'hommes de moins dans l'espace d'un an: cal-

culez cette somme par trois siecles, vous aurez pour résultat trois cents millions d'individus, d'après quoi je vous prierai de m'expliquer comment l'Afrique a pu supporter ces pertes énormes. À ce compte, il me semble à moi que depuis long-temps elle devroit n'être plus qu'un désert, et le repaire des bêtes fauves.

Voulez-vous donc savoir par quelles étranges manœuvres se fait dans la Guinée la recrue des esclaves, et quelle est la source la plus féconde d'où partent tant de Noirs qui pleuvent en abondance, et viennent s'engloutir dans nos vaisseaux dévorateurs? Les enlevements continuels faits par les Européens eux-mêmes, ou par les marchands à leur instigation. Quelle tragédie sanglante, dont hier la répétition se donnoit en petit à bord des bâtiments, et dont aujourd'hui la piece scandaleuse, trouvant pour la représenter plus d'acteurs et d'espace, va se jouer en grand dans les vastes plages de l'Afrique! Lancés en avant, des matelots armés sont envoyés à la découverte par des officiers qui les suivent de près, et des capitaines qui avoient réglé l'ordre de l'atta-

que, et qui ferment la marche. Les premiers actes d'hostilités s'exercent sur le rivage, et ne produisent encore qu'une insuffisante moisson. Mais pour parvenir à une pleine récolte, osera-t-on traverser à la nage des étangs empoisonnés, et des fleuves rapides? Un pied européen qui, depuis plusieurs mois, a perdu l'habitude de l'équilibre, et tient à peine contre le roulis d'un navire, saura-t-il bien descendre dans ces abymes profonds, au bas desquels l'œil qui plonge perpendiculairement, apperçoit des arbres d'une prodigieuse hauteur, qu'à raison de l'éloignement il soupçonne être de la mousse légere ou de l'herbe naissante? Gravira-t-il sans danger, et aura-t-il le courage de franchir cette énorme chaîne de montagnes à pic, dont la cime majestueuse se perd dans les nues? pourra-t-il pénétrer au-delà de ces longues forêts, impermeables à tous les etrangers?..... Il m'en souvient : quand jadis ma tête fut mise à prix par un capitaine de vaisseau, qui de l'établissement de ma mission conjecturoit d'avance la chûte du commerce, je ne sais quel singulier mélange de crainte et de zele m'inspira le des

sein de m'enfoncer bien avant dans l'intérieur des terres ; mais ici l'avarice déconcertée s'arrête et demeure immobile. Quel parti prendront des Européens? Celui de rester en station, de mettre au bout de leur bras impuissants les bras robustes des Africains, de s'aider de leurs jambes agiles, qui, à travers d'immenses pays, atteindront au loin les royaumes les plus reculés. A quels excès ne se livreront pas ces courtiers industrieux, dignes pourvoyeurs des Blancs, pour satisfaire au-delà de leurs desirs les farouches Cannibales qui, en les commettant, les ont soudoyés à grands frais? y aura-t-il des obstacles capables de retenir cette meute d'animaux enragés?

D'abord la ruse prépare la violence, et bientôt l'artifice est couronné par la force. Le timide gibier est cerné de toutes parts ; les avides chasseurs acharnés à sa poursuite, portent en sens opposés le fer et le feu dans les villes et dans les campagnes. Tout est pillé, saccagé, réduit en cendre. D'un horizon à l'autre l'incendie destructeur étend ses irréparables ravages. Tous les Negres fuyards se pelotonnent et se grouppent.

Atteints et comme foudroyés par la peur, ils ne savent plus se contenir : des cris aigus percent les airs, et la voûte des cieux en retentit. Vous les entendez, bêtes féroces, ces cris lamentables ; allez donc, les victimes sont là ; ou plutôt restez, elles ne vous échapperont pas : ce sont tous ces malheureux sans armes et sans défense qui, dans leur fuite précipitée, courent ensemble se heurter contre leurs tyrans. S'ils opposoient la plus foible résistance, ils tomberoient à l'instant sous le tranchant de la hache ou sous le plomb meurtrier ; mais ils préferent de se rendre ; et pour une mort qu'ils évitent, ils se dévouent à mille morts. Tout est donc perdu sans ressource ; plus d'espoir, plus d'amis, plus de patrie, plus de concitoyens ; et veuve de ses enfants, la terre infortunée qui les vit naître n'a pas même la consolation de recevoir leurs adieux. La nature se bouleverse, les éléments se confondent, et cette contrée si fertile en hommes et en richesses, n'est plus qu'un désert affreux et un vaste tombeau. La nuit et le jour, accoutumés à s'invoquer et à se répondre, ne se transmettent plus que d'horribles atten-

tats et des calamités innombrables. Couché tristement sur sa natte de jonc, et paisible dans les bras du sommeil, le bon pere de famille est arraché de son grabat, et se prend à sa pauvre cabane, qu'il entraîne un moment, et qui tombe en débris. Surprise dans le cours de la journée à un piege imprévu, la cultivatrice courbée sur le sol docile qu'elle éleve en sillons, se sent tout-à-coup redressée par une fourche cruelle qui lui serre la gorge, et la pousse en droiture vers le gouffre étroit qui l'attend.

Inconsolable Rachel, sans le terrible malheur de la maternité, tu pardonnerois encore à tes bourreaux; mais hélas! à deux pas de toi dort sans défiance le tendre nourrisson que tes mamelles appelleront en vain, et n'allaiteront plus. Que va-t-il devenir? sera-t-il la proie du sabre, ou de la faim? Sera-t-il emporté mort ou vif par des tigres ou par des serpents? Que de poignards percent à la fois ton cœur agité? Périsse le jour où tu dis à un homme : *Je suis ton épouse!* Périsse la nuit où vint au monde le fils de tes larmes et de ton désespoir! Quand on te recherchoit en mariage, que ne repoussois-tu l'imprudente main qui s'avançoit vers la tienne? Ô

regrets superflus ! . . . . . O mere infortunée ! vas maintenant soupirer tes douleurs sous un autre hémisphere ; laisse-toi traînér par d'inflexibles ravisseurs. Dans ta route forcée s'il se rencontre de sensibles échos, éleve jusqu'à eux tes accents plaintifs ; dis-leur tes épouvantables disgraces : touchés de ton destin, qu'au moins ils répetent pour la derniere fois, sans les confondre ni les affoiblir, tes sanglots entrecoupés, tes longs gémissements ; et tranquille sur ton sort à venir, au fond d'un infect cachot, oublie si tu le peux cet enfant qui n'est plus.

Bientôt une effroyable disette d'hommes succede à l'abondance : hors l'avarice, tout s'arrête à la fois : les correspondances s'éteignent, les marchés sont déserts, la source se tarit, l'espece manque : les villages, les bourgs, les cités, les royaumes s'épuisent à force de fournir ; et lasse de travailler pour la destruction, la féconde nature devient tout-à-coup impuissante. Vingt navires affamés languissent dans la rade, attendant avec impatience des esclaves qui n'arrivent jamais ; et voici qu'au loin vingt autres s'annoncent, lesquels il faudra également satisfaire. Res-

teront-ils en souffrance? les expédiera-t-on? Mais le moyen de combler tant d'abymes? Comment réparer le *deficit* de la nature? Et s'il ne reste plus d'hommes dans un pays, peut-on en inventer? Un mari vendra-t-il ses femmes, un pere ses enfants? Non. S'il faut payer de ce prix monstrueux vos marchandises avariées, vos mauvais fusils, vos liqueurs falsifiées, vos toiles et vos étoffes, François, Anglois, Hollandois, remettez à la voile, retournez tous dans vos patries respectives, ou, vos provisions une fois consumées, consentez à périr vous et vos équipages. Les liens du sang étant donc constamment respectés, il faut s'attaquer à des étrangers qu'on puisse envahir avec moins de remords, ou immoler de prétendus criminels qu'on se fasse un mérite de sacrifier sans miséricorde. Il n'y a pas à balancer : le besoin impérieux commande de part et d'autre de nouveaux efforts. Les capitaines s'exécutent, les facteurs remuent ciel et terre, prêts à tenter jusqu'à l'impossible. A mesure que la traite baisse, la valeur des Noirs hausse en même proportion. De grandes récompenses sont promises, les présents se multiplient.

Dès lors les rois disposent de leurs sujets, les princes de leurs vassaux, les *mafouques* et les seigneurs de leurs valets, tandis que des courtiers furieux s'avancent dans les profondeurs de l'Afrique pour essayer des coups de main, au risque de ne saisir que des ombres.

Cependant on voudroit bien ménager une apparence de formes, et peut-être y auroit-il du danger à brusquer ouvertement toutes les convenances. Le despotisme des souverains lance dans toute l'étendue des empires des édits barbares que l'aristocratie des ministres subalternes se charge de faire exécuter. On promulgue çà et là des lois contradictoires, et tellement combinées, que l'obéissance aux unes, entraîne inévitablement l'infraction des autres. Malheur à qui ne saura pas les concilier! Qu'un seul soit en défaut, tous les siens répondent avec lui et sont déclarés esclaves. Il est confisqué au profit des maîtres, lui, sa famille, ses amis, et quelquefois son canton tout entier. Ainsi l'iniquité se pare des couleurs de la justice, pour satisfaire l'iniquité; et victime de son obéissance comme de sa révolte, coupable de ne pouvoir se justifier, l'innocence qu'on opprime entend partir

de la bouche infâme de ces cruels hérauts l'arrêt qui la condamne; barbare jurisprudence dont l'intérêt des Européens a dictéles articles!

Il en est une autre presque également odieuse, consacrée par nos lois. Sous prétexte que l'enfant n'est pas plus que son pere, et que celui-ci ne peut avoir en propre ce que l'auteur de ses jours ne lui a point communiqué, nous raisonnons sur la transfusion de l'esclavage comme sur l'abandon qu'un pere en mourant fait à son fils de sa fortune dont il ne peut plus jouir, et nous prétendons qu'acheter un homme, c'est acheter avec lui toute sa postérité. Comme si l'esclavage, en le supposant légitime, n'étoit pas intransmissible, comme s'il n'étoit pas affecté individuellement à la personne dont on est censé avoir payé la valeur. Si c'est là tout le patrimoine de mes ancêtres, je ne me porte point pour leur héritier. Je renonce de grand cœur à leur succession pour m'en tenir à ce que m'a donné la nature. Or, elle m'a donné l'intelligence, la volonté, le pouvoir d'aller, de venir, de rester, comme bon me semble, l'usage absolu de mes membres et de mes organes en ce qui n'offense point le droit

d'autrui; et en dépit de toute la terre, je me servirai de mes puissances; Qu'avez-vous donc à leur opposer? ... De ce que le fonds vous est adjugé, vous concluez que le produit du champ vous appartient? Quelle force de logique, et que vous êtes admirable dans vos comparaisons! Observez que ce sont vos semblables, des hommes créés comme vous, à l'image d'un Dieu que vous assimilez aux plantes de vos potagers et aux arbres de vos jardins. Vous les mesurez sur le pied de vos parcs et de vos arpents. Avant que cette terre relevât de votre domaine, apparemment elle étoit inculte, et vos mains l'ont défrichée. Il est juste que la chose fructifie pour son maître. Mais qu'y a-t-il de vous dans mon existence? Où sont vos droits de propriété sur ma personne? Vous appartiens-je à titre de justice? Sur quoi fonderiez-vous une prétention aussi exorbitante? Mon pere naquit en Afrique au sein du paganisme, et du moins le mariage de ses parents fut sanctionné par les loix du pays; mais vous aviez trop d'intérêt à le faire baptiser pour le laisser païen, et à l'empêcher de contracter mariage en face de l'Église, pour que je fusse

jamais un enfant légitime. Pourquoi ne m'a-t-il transmis que des chaînes? pourquoi suis-je réduit à n'être qu'un esclave bâtard? De-vois-je payer si cher le nom de Créole? Il fit donc un choix que l'Église ne ratifia pas et auquel je dois le malheur d'exister. Ah! s'il n'eût été forcé par vous de tromper la religion pour obéir à la nature, si, d'après cette union clandestine, il eût mieux aimé tromper la nature elle-même que de mettre au monde un infortuné, il seroit donc mort votre débiteur, lui qui, pour échapper à la nécessité de la restitution, s'est constamment épuisé à votre service; lui qui, long-temps avant le terme, et uniquement pour s'acquitter envers vous du prix qu'un autre avoit reçu de sa personne, s'est dépêché de vivre, et a expiré de fatigues, de misere et de faim. Direz-vous que je vous appartiens à titre de reconnoissance? En précipitant les jours de mon pere, il est vrai que vous lui avez épargné les inconvénients de la vieil-lesse. Mais ce bienfait, si c'en est un, tombe sur lui personnellement; c'est à son ombre à vous remercier. Oh! s'il vivoit encore, et que vous nous eussiez affranchis tous les deux

pour le sauver du trépas, aujourd'hui je me ferois par gratitude l'un de vos serviteurs; mais de ce que vous l'avez assassiné tous les jours de sa vie, de ce qu'il n'est plus, s'ensuit-il bien clairement que je sois votre esclave? Ainsi pourroit parler, en termes plus respectueux, et mieux assortis à la dégradation de son état, un esclave à son maître. Pour moi, je ne dirai plus qu'un mot à ce sujet. Le premier jurisconsulte qui a décidé gravement que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave, a décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme. Cette maxime n'est pas de mon invention, mais elle porte avec elle tous les caracteres de l'évidence; et il faut avoir l'esprit bien faux et un bien mauvais cœur pour oser la combattre.

C'en est trop pour réfuter des absurdités révoltantes, et désormais je n'ai garde de m'enfoncer dans toutes les discussions où l'on voudroit m'entraîner. Non content d'asseoir si mal l'esclavage sur la nature, on a prétendu le faire reposer sur la religion même qui n'est que la nature dans toute sa perfection. Sans la bonne foi qu'on doit supposer dans ses défenseurs, il n'y auroit pas moyen de les

excuser de blasphême. S'il faut deux colonnos pour soutenir un édifice, après avoir renversé la premiere de fond en comble, nous n'avons pas même besoin d'ébranler la seconde, pour qu'il tombe et s'écrase. Les uns ont fait l'honneur aux Noirs de la Guinée de leur donner pour ancêtres les descendants de Chanaan. C'étoit porter assez avant dans l'antiquité leurs titres de noblesse, ou plutôt c'étoit faire descendre d'assez haut sur leurs têtes la malédiction. Mais comment se trouve t-il que des quatre fils de Cham, Phut soit le seul qui ait pénétré dans l'Afrique, que Chanaan n'y ait jamais mis le pied, qu'il s'en soit toujours tenu plus écarté qu'aucun de ses trois freres? D'ailleurs, ne sait-on pas que les Israélites issus de Sem subjuguerent une partie de ses descendants, que les Grecs et les Romains issus de Japhet réduisirent l'autre en captivité? Si l'oracle de Noë a déja eu son accomplissement, à quoi bon recommencer sur de nouveaux frais, et mettre le patriarche en opposition avec Dieu, qui dans la race d'Abraham devoit bientôt bénir toutes les nations? Le pere de l'humanité s'acharneroit-il après ses enfants jusqu'à extinc-

tion totale? Quoi! le vengeur des forfaits auroit prétendu punir plus sévèrement les individus que les peuples, et l'impiété de Cham que la monstrueuse idolâtrie des Juifs, l'idolâtrie, le plus sanglant outrage que l'homme puisse faire à ses divins attributs? Il auroit atteint les uns à l'instant même du crime, et n'auroit prolongé le châtiment que jusqu'à la troisieme génération, tandis que l'esclavage des Negres ne dateroit que de trois cents années? Que faites-vous des milliers d'autres écoulées antérieurement? pourquoi cette lacune dans les siecles, ce délai de la vengeance? Est-il raisonnable de mollir en faveur des intermédiaires pour fondre sur une des extrémités? La terrible foudre lancée par les mains du chef de la famille se seroit-elle donc relevée tout d'un coup de peur de frapper la postérité immédiate d'un coupable, et n'auroit-elle traversé tant d'espace que pour venir à une si grande distance éclater et tomber sur les malheureux Africains?

D'autres justifient l'esclavage des Negres par l'asservissement auquel ils supposent que Joseph réduisit l'Égypte lors de la famine. Quel énorme attentat à la mémoire d'un grand

homme ! Je rabattrois bien de mon admiration pour le plus sage des ministres, si je pouvois croire qu'il eût affiché le mépris de la nature à la tête d'un empire, et prostitué si indignement la vertu, lui qui, pour sauver les peuples d'une servitude inévitable, fit avec eux des compositions si douces, si avantageuses, et les rendit tributaires de Pharaon, pour qu'ils ne fussent point ses esclaves.

D'autres enfin citent avec une confiance pleine de suavité les dures lois de Moïse, instituées par ordre de Dieu sous un regne de fer, et inadmissibles sous l'âge d'or de l'Évangile. En vain vous leur représentez que la plupart de ces lois conformes à la rusticité des Hébreux idolâtres ont été abolies par le Sauveur du monde; ils vous les abandonnent toutes, pourvu que vous leur cédiez du moins l'esclavage, dont le doux nom retentit délicieusement à leurs oreilles ; parlez-leur de liberté universelle, vous leur arrachez l'ame. Eh! faudra-t-il pour qu'ils triomphent, couvrir la terre d'infortunés? Si je voulois étendre mes réflexions à cet égard, je demanderois ce qu'un esclavage libre, modéré, dont le prix

étoit fixé et reçu par celui qui consentoit à le subir, qui d'ailleurs expiroit à l'année jubilaire, tel en un mot qu'il existoit chez les Juifs, peut avoir de commun avec l'esclavage absolu, forcé, sans compensation, éternel, qui de nos jours écrase le quart du genre humain. Mais que ces deux sortes d'esclavages diffèrent ou se ressemblent, pour toute réponse à l'érudition des ennemis des Noirs, il me suffira de dire que les temps et les mœurs ont changé, qu'un régime uniquement approprié au tempérament délâbré des Juifs ne conviendroit nullement à des Chrétiens, ni même à des païens qui sont appellés à le devenir; qu'alors Dieu avoit donné à son peuple, par l'organe de Moïse, des lois qui de son aveu n'étoient pas de bonnes lois; que les Grecs et les Romains n'avoient pas dans leurs langues de mots techniques pour exprimer le terme d'esclaves proprement dit, qui signifie enfermé sous la clef (*clavis*, κλειω); que les mots *vernaculus*, *servus* répondent seulement à ceux de domestique, ou de valet; que chez les anciens patriarches et les saints de la primitive Église, l'esclavage étoit une simple domesticité, telle que Salomon la définit

en ces termes : Chérissez votre esclave et ne lui ôtez pas la liberté ; qu'au temps des apôtres et des conciles les siecles n'étoient pas encore assez avancés pour qu'on pût, sans nuire à la propagation de la foi, entreprendre de détruire le vrai esclavage dans les lieux où il auroit pu être en vigueur ; et qu'enfin tout est prêt, tout prévu pour cette grande révolution.

Puisse-t-elle s'opérer bientôt, et je réponds du succès. Quand nous ne conserverons avec la Guinée que des rapports d'utilité réelle et parfaitement réciproque, le commerce ne faisant que changer d'objet, et les motifs de ce changement une fois connus, dès lors tout se renouvelle au physique et au moral dans l'empire des Noirs. Sur les pas de la nature la religion s'avance ; l'Europe et l'Afrique se confondent dans leurs mutuels embrassements ; l'humanité devient sacrée, inviolable, la population nombreuse (1), l'ac-

---

(1) La nature s'est arrangée pour produire dans chaque pays un nombre à-peu-près égal d'individus des deux sexes. C'étoit nous déclarer ses intentions d'une maniere assez positive, et l'on sait d'ailleurs que la mono-

tive industrie féconde en richesses, et la mere des vertus. L'apôtre zélé qui se chargera de semer l'Évangile dans des ames neuves et si bien préparées, réussira plus facilement à former des Chrétiens dans des contrées libres et florissantes où il ne trouvera que des hommes ; et plus que conquérants, l'armateur qui l'aura reçu à son bord, le capitaine qui l'aura transporté seront en quel-

---

gamie suffit abondamment pour la plus grande propagation possible de l'espece humaine. Les nations commerçantes doivent donc respecter cet arrangement primitif, sous peine de contrarier la nature et d'encourir ses anathêmes. Or, il est d'expérience que la traite des esclaves l'anéantit. Les mâles étant d'un tempérament plus robuste et d'une défaite plus assurée, de là vient que les capitaines de vaisseaux leur donnent toujours la préférence; en sorte que la terre qui n'a déja pas trop de tous ses habitants, ne parvient jamais à se dépeupler en même proportion. Vous ne verrez pas un navire chargé, par exemple, de 500 Negres prendre à son bord plus de 50 ou 60 femmes. Quand on s'obstine à vouloir tout dans le même genre, et qu'on se contente de dîmer sur le reste, que deviendra l'excédant? Faudra-t-il accidentellement permettre la polygamie aux hommes en faveur des femmes qui ne sont pas cause de la disette, et les femmes

que sorte les premiers missionnaires de ces mêmes peuples dont ils n'avoient été jusqu'alors que les ravisseurs et les bourreaux. Avec quelle douceur pénétrante la religion des freres s'insinuera dans les ames, quand elle n'aura plus à vaincre les terribles obstacles de la cruauté, du mépris, des scandales! Quel texte, quel exorde d'un discours évangélique que le rapprochement de tous les cœurs et la confraternité universelle! Pour moi, je ne vois pas ce que feroient de plus les

---

étant dix fois plus communes, seront-elles libres de se marier ou obligées à la continence, selon que leurs mains seront acceptées ou réfusées? ce problême est assez intéressant, et vaut bien la peine d'être résolu. Comment s'y prendre lorsqu'on est sur le point de partir pour l'objet d'une mission? On ne trouve guere de casuistes sous l'équateur, et le plus sûr est de se précautionner. Consulterez-vous la Sorbonne? Elle n'aura garde de prononcer : la prudence lui fermera la bouche : elle craindroit de se compromettre, et trouveroit cent fois plus commode d'abandonner tout simplement la chose à votre conscience; à moins que depuis vingt-cinq ans que je ne l'ai pressée inutilement de m'éclairer sur ce point, elle ne soit devenue plus sévere ou plus coulante en matiere de décision; ce que j'ignore complètement.

miracles; et si, malgré cet admirable prélude, ils étoient encore nécessaires pour la conquête des ames, je crois trop en Dieu pour ne point prononcer d'avance qu'il les multiplieroit au besoin. C'est ainsi qu'il est beau d'enseigner la religion à des peuples idolâtres et de leur prêcher l'Évangile. Mais tant que nous ne voudrons point croire à la nature, les Noirs ne croiront point à l'Évangile; tant qu'il seront les victimes de notre avarice et les martyrs de nos fureurs, le paganisme restera dans l'Afrique avec toutes ses superstitions, ses absurdités, et deviendra de jour en jour plus immoral. Honteux de se montrer dans nos habitations de l'Amérique ou relégué loin d'elles, le christianisme sera contraint de se réfugier chez quelques Negres libres des cités, et c'est en effet ce qu'on a toujours vu depuis l'établissement de la traite et le transport des Negres dans nos colonies; preuve incontestable que la liberté est une espece d'aimant qui attire le christianisme, tandis qu'un honteux esclavage l'épouvante et le repousse. Voilà ce que j'avois à dire à ces faux théologiens, qui, par un zele mal entendu, se sont déclarés si mal à propos

les panégyristes de l'esclavage ; et voilà ce qu'ils admettront sans doute, quand abjurant de misérables préjugés dont l'expérience prouva toujours la déraison, ils adopteront enfin des sentiments plus dignes de leur caractere, et ne rougiront pas, après de longs et de funestes écarts, de se réconcilier avec l'humanité.

Je reviens à vous, ô Aristocrates négriers ! et du même ton dont je demanderois compte aux favoris de la fortune, de l'usage qu'ils font de leurs richesses les mieux acquises, en supposant l'esclavage légitime, je vous prierai de me dire à quel emploi vous consacrez cette armée de Noirs qui combattent pour vous dans vos plaines ou sur vos montagnes aux ardeurs du soleil, tandis que dans vos palais superbement ombragés vous dévorez paisiblement le fruit de leurs labeurs. Retranchons seulement quelques Negres privilégiés et plus industrieux, chargés d'entretenir la somptuosité de vos tables, le luxe de vos chars, la propreté, l'élégance de vos meubles ; ôtons aussi quelques jeunes Négresses que vous conservez précieusement dans vos serrails voluptueux, sans doute

pour afficher avec ostentation que la cruelle avarice n'est pas l'unique passion qui vous domine, ni peut-être la plus impérieuse, que faites-vous de tous les autres? Des bêtes de somme pour suppléer à de vils animaux que vous paieriez plus chèrement, et que vous ménageriez davantage. Après les avoir achetés différents prix, selon que leurs constitutions étoient plus ou moins robustes, vous poussez l'injustice jusqu'à exiger de tous à-peu-près la même tâche.

Dès le point du jour le claquement d'un fouet agité dans les airs les éveille en sursaut. Le terrible son de cette espece de cloche retentit comme un coup de foudre au fond de leurs cachots, fait frémir leurs grabats, et les appelle tous ensemble vers le lieu du supplice. Ce premier signal donné, ils sont debout, et marchent en grande hâte, comme s'ils couroient à la liberté. Les voilà serrés les uns contre les autres ainsi qu'une armée rangée en bataille. Un second signal se fait entendre : je vois toutes les houes se lever en cadence, et retomber du même poids. Ce mouvement réglé d'oscillation se répete d'instant en instant; et la journée entiere,

le lendemain, toute la vie se consument à cet exercice monotone et meurtrier. Pour prolonger leur malheur, le besoin pressant de réparer par quelque espece de nourriture leurs forces anéanties vient au milieu du jour suspendre leurs énormes travaux. Cette courte interruption, qui devroit être pour eux un soulagement, ne sert le plus souvent qu'à les accabler. Ainsi voyons-nous les plus robustes voyageurs, après avoir entrepris forcément de longues et pénibles courses, tomber de lassitude au milieu de la carriere ; mais s'agit-il de se relever pour continuer la route, leurs nerfs se roidissent, les étreintes de la douleur surprennent leurs membres engourdis, et ils ne peuvent se remettre en haleine qu'avec d'incroyables efforts....... Cependant le temps presse, l'heure sonne, et l'ouvrage les attend. Quelques coups de bêche suffiront pour commencer et achever la digestion de ces aliments si légers en eux-mêmes, et si lourds quand l'estomac les a dévorés avant que le feu n'ait eu le temps de leur donner la préparation nécessaire. Reste à eux à fournir ensuite, de leur propre substance, ce que

doit emporter la transpiration. Ainsi vous les excédez de fatigues ; et quand leurs bras, ne pouvant plus se lever, refusent le service, vous les châtiez de n'avoir pas une complexion aussi forte que votre avarice est insatiable. Le travail ou la vie, voilà l'épouvantable dilemme que vous leur proposez sans cesse ; et périr pour périr, il leur faut indispensablement opter entre l'épuisement et les supplices. Encore n'est-ce pas vous-mêmes qui leur donnez le choix et surveillez leurs travaux. Vous craindriez de vous avilir en leur portant directement la parole, et votre mollesse craindroit encore plus de se fondre sur vos sols brûlants. Mais n'avez-vous pas des suppôts affidés qui vous remplacent, qui les maltraitent en votre nom, et que la peur de vous déplaire fait enchérir sur vos ordres? N'est-ce pas vous qui, le compas à la main, calculez froidement jusqu'à quel point il est possible de tourmenter un homme sans le tuer? n'est-ce pas vous dont le génie fécond inventa des supplices d'un genre nouveau, et des termes pour en exprimer la sanglante énergie? n'est-ce pas vous qui nommez des commandeurs, armez

leurs mains barbares de fouets déchirants et sans cessè levés sur vos Noirs, pour aiguillonner, dites-vous, leur paresse, et les tenir en respect? n'est-ce pas vous qui, en expiation de l'impossibilité où ils sont de se plier à vos tyranniques caprices, pour un mal entendu, pour un oui ou un non, pour un signe équivoque, pour un soulevement d'épaules que votre caractere ombrageux prend pour de la révolte, et qui n'est souvent que l'expression du malheur, ordonnez avec une cruauté tranquille des mutilations, des meurtrissures, des dislocations, quelquefois la mort même, ou d'horribles questions qui la font desirer? n'est-ce pas vous qui, par le ministere de vos agents, collez à des poteaux ou à des échelles les infortunées victimes de votre rage, réglez le nombre des coups, la profondeur des plaies, faites tailler sans miséricorde, pour parler votre langage, ces prétendus coupables, voler leurs chairs par lambeaux, torture rleurs blessures? Et croyez-vous donc réparer toutes ces atrocités infernales par des mélanges combinés de poivre, de sel et de citron, que vous appellez pimentades, compositions ingénieuses et bar-

bares, imaginées pour tromper la gangrene ; et réunir dans un seul point des douleurs aiguës, qui sous l'action de la verge ne pouvoient être que successives ? Malgré leurs effroyables hurlements, vous êtes inaccessibles à la pitié : vos ames de fer ne s'ouvrent pas à la plus légere émotion : vous les traitez comme des êtres insensibles et purement passifs qu'on peut opprimer à plaisir, comme des machines et des automates dont il faut perpétuellement, n'importe de quelle maniere, remonter les ressorts. Quelquefois vous vous faites un jeu de présider vous-mêmes à ces exécutions sanguinaires ; tandis que leurs dents éclatent et se brisent, vous assaisonnez d'un rire féroce les grimaces et les convulsions de la rage, vous ordonnez par forme d'entre-actes des interruptions momentanées de peur que les patients ne succombent, ou plus cruels encore que prudents, vous encouragez les bourreaux qui se lassent de frapper, et souvent ne frappent déja plus que des cadavres. A peine graduez-vous les horribles châtiments que vous leur faites subir. Vous punissez les moindres actes de foiblesse et l'impuissance physique de vous

obéir presque aussi sévèrement que les plus grands attentats et la plus ouverte rebellion. Avec vous, jamais il n'est permis d'être fragile, rarement d'être malade. Souffrir et mourir, telle est la seule devise dont vous les gratifiez; et quand par une mort plus lente ils peuvent se racheter d'une mort prompte et subite, le seul parti qui leur reste à prendre, est de chérir leur sort et de simuler la reconnoissance.

Jadis ils firent dans un vaisseau l'apprentissage de la douleur. Emballés par centaine, et comprimés avec effort dans cette étroite prison, alimentés avec une parcimonie déplorable de vieux légumes amers qui les étouffoient sans les nourrir, quand ils gémissoient dans la premiere chaîne d'un cruel Européen, du moins alors la résistance qu'opposoit à leurs innombrables disgraces un tempérament encore neuf, la nécessité des circonstances, la vue anticipée du port, je ne sais quel espoir d'un avenir moins désastreux les aidoient à supporter moins impatiemment l'excès de leurs maux. Mais hélas! pour comble de malheur ils savent trop bien aujourd'hui, que leur destinée est fixe, immuable, éternelle.

Chercheront-ils leur salut dans la fuite? Le code noir est si formel, si terrible, contre le *marronnage*, la puissance arbitraire des chefs enchérit tellement sur cette loi de fer, qu'un pareil moyen est presque impraticable. Et puis comment s'évader quand on porte sur son corps les chiffres d'un capitaine et d'un colon posés avec symmétrie, et gravés en caracteres ineffaçables; ces deux signalements qui vous trahissent et vous dénoncent? Faudra-t-il donc, d'une main suicide, terminer sa carriere, et armé contre soi-même, avoir recours au fer et au poison pour punir un tyran.

On ne peut, dites-vous, qu'avec de grands exemples, en imposer à quiconque seroit tenté de mal faire, et un seul homme ne sauroit contenir toute une populace sans le secours de la terreur. Je m'en rapporte sur ce point à votre expérience. Habiles dans l'art du despotisme, vous ne savez inspirer que l'effroi. Sous les yeux de l'innocent, vous martyrisez ceux qu'il vous plaît d'appeller coupables; et les bons esclaves, spectateurs d'une scene tragique, dont à leur tour ils sont menacés de devenir les acteurs, se taisent devant vous, comme la terre épouvantée se taisoit devant Alexandre.

Alexandre. Mais leur silence, leur docilité, leurs continuelles victoires sur leurs tempéraments ne suffisent pas toujours pour les garantir de votre indignation. Car le point essentiel est que vos possessions soient en parfait rapport, et malheur à ceux mêmes qu'un seul de vos regards contint toujours dans le devoir, si jamais votre espoir est trompé ! malheur à eux si le feu du ciel dévore vos moissons, si la pluie ne vient pas dans son temps, si les rebelles arbrisseaux ne donnent que des feuilles, si tous les roseaux ne se touchent pas immédiatement, et ne s'élevent point à une égale hauteur ! Ils seront eux-mêmes caution pour la nature, et vous répondront un jour de l'infécondité de vos terres.

Sont-ce donc les colonies, est-ce l'enfer que j'ai peint ? Ô Dieu ! tout mon sang s'allume dans mes veines, une sainte colere m'étouffe, je frémis d'être homme. Que ne pouvois-je épargner à mon pinceau de tracer une esquisse de ces abominations profondes, et si affreusement dégradantes, dont mes regards souillés se détournerent tant de fois avec horreur, qui par d'épouvantables songes

vinrent si souvent, depuis ces époques, troubler le silence de mes nuits, et qui, dans ce moment où tombe de mes mains ma plume tremblante, empoisonnent ma pensée, et navrent mon cœur!

Quel dédommagement offrez-vous donc à vos victimes? Vous les regardez hautement comme des êtres sans conséquence, et des hors-d'œuvre dans la nature. Vous n'êtes prodigues que de vos rigueurs, et vous leur regrettez jusqu'à vos mépris. Ils sont morts civilement devant vous et devant vos lois; ils sont les réprouvés de l'univers. Ingrats! ce sont ces morts qui vous font vivre; ce sont ces réprouvés qui changent vos isles en paradis terrestre, et font de vos habitations un séjour enchanté. Vous leur devez tout ce que vous êtes, et vous ne respirez que par eux. Pourquoi pesez-vous si fort sur leur triste existence? Ne leur pardonnerez-vous jamais d'être vos bienfaiteurs? Les verra-t-on éternellement courbés sous un joug de fer, tandis qu'à main armée ils tourmentent la nature pour lui arracher vos délices? Hélas! ils traînent bien misérablement le terrible poids de la chaleur et du jour. Au milieu des

immenses travaux dont vous les accablez, une distraction plus pénible encore aggrave perpétuellement leur douleur. Les pauvres malheureux ! sans cesse ils invoquent en silence les ombres de la nuit, qui vient toujours trop tard et ne les entend pas. Non, cruels, non ce n'est point dans des climats fécondés par leurs sueurs que Josué eût arrêté le soleil, ni qu'Isaïe l'eût fait rétrograder. Ah ! plutôt ces deux grands thaumaturges auroient précipité son cours. Ils eussent ainsi favorisé l'un et l'autre des hommes trop utiles, par quelques heures de plus d'un repos nécessaire, que vous regrettez tant, que souvent vous refusez à leurs membres abattus ; et pendant cette prolongation d'un sommeil, qui chez le reste des hommes, est un temps perdu pour la vie, s'il est vrai que les jouissances sont relatives, une fois du moins avant de mourir, ils auroient connu le bonheur.

Eh ! depuis quand tous les droits sont-ils pour vous, et pour eux les devoirs ? n'est-ce pas même assez qu'ils existent sans aucune réciprocité ces devoirs et ces droits ? faut-il encore qu'ils soient extrêmes ? En prenant pour vous les délices, la gloire et l'empire,

vous ne laissez donc à la partie adverse que la misere, le mépris et la mort; et j'adorerai votre choix! et d'une main sacrilege, je signerai ce partage inique, qui ne peut être consacré que par la force, et consenti que par la foiblesse! Non : dussé-je être traité de séditieux par vous et vos pareils, j'irai moi-même, s'il le faut, dissoudre le contrat. Insensé, dirai-je au premier occupant, la passion vous aveugle, un vil intérêt égare vos pensées; vos perfides leçons renversent tous les principes, et outragent l'évidence. Fidélité sans bornes, dévouement sans réserve, obéissance à toute épreuve, sacrifice complet de l'amour de soi-même, de la volonté, de l'intelligence, du repos, de la santé, de la vie, suicide continu, voilà toute la morale que jusqu'à ce moment vous avez enseignée à vos esclaves, et qu'ils ont pratiquée sans y croire. Sachez que cette morale détestable n'a jamais pris et ne prendra jamais dans les ames. Avec la sanction du despotisme, elle ne peut prétendre qu'à l'accueil de la nécessité.

Je viens vous en apporter une autre bien différente : celle-ci est puisée dans une meilleure

source. Je la trouve mot pour mot à la seconde page d'un livre dont les caracteres ne sauroient vous être inconnus. *Liberté*, *sûreté*, *propriété*, *résistance à l'oppression*, voilà l'évangile de la nature, cette bonne mere qui parle une langue intelligible à tous ses enfants, ce grand apôtre de l'humanité, dont le catéchisme est dans tous les cœurs. Mais ces quatre dogmes tracés dans une seule ligne du volume sacré entreront-ils bien dans l'ame d'un colon ? mais s'ils y sont déja gravés, et qu'il ne veuille pas les y voir ; s'il s'est naturalisé avec les préjugés barbares dont il les a recouverts, ou qu'il a entés à leur place, qu'ai-je besoin, moi, d'aller en pure perte à deux mille lieues de mon pays, faire à des absurdités palpables l'honneur de la réfutation, et à des axiômes, l'insulte du commentaire ? La nuit n'est le jour pour personne ; et l'homme que la lumiere frappe de son éclat a bien assez de ses yeux pour observer l'astre qui la dispense. Toutes les subtilités de l'avarice n'embrouilleront pas les notions les plus simples, et les premiers éléments de la moralité. Les conséquences éloignées qui dérivent de ces quatre lois con-

fondues en une seule, peuvent n'être pas également sensibles pour tout le monde, mais les principes eux-mêmes sont trop clairs, pour n'être pas incontestables, et Dieu veuille, pour vous du moins, que vos Noirs ne soient jamais tentés de les réduire en exemples.

Qu'une fois ils se meuvent tous ensemble, que la révolte se déclare, dès lors tout est perdu. Sans apprêt, sans armes, sans efforts, sans aucune espece de combinaison pour diriger leur marche, même sans mettre bas les chaînes dont ils sont garottés, qu'ils s'avancent pêle-mêle pour repousser les tyrans, ils vous écraseront et de vos chaînes et de leur nombre. En attendant cette irruption formidable dont vous êtes sans cesse menacés, comblez la mesure des forfaits; nourrissez-vous, engraissez-vous, jouissez de vos esclaves : la force vous les donna, conservez-les par la force; mais tremblez que la chance tourne, le droit est pour eux. Défendez-vous alors, obéissez à vos maîtres, ou tombez sous leurs coups. Jamais ils ne vous rendront la pareille, et même en périssant, vous serez leurs vainqueurs.

Du reste je n'ai rien à vous dire qui puisse

vous rassurer, et je ne sais point garantir les événements; mais je dois vous faire part de mes conjectures. Avant que d'adopter la pure morale de l'Évangile, car en recouvrant la liberté originelle, tôt ou tard ils y parviendront; sans doute ils commenceront par la loi de Moïse; œil pour œil, dent pour dent, telle sera leur premiere morale, dont je ne serai pas le prédicateur : mais s'ils se passent de mon aveu, vous pourrez bien, ô colons! vous passer aussi de ma pitié. *Hodiè mihi, cras tibi.* Déja vous avez exterminé leurs parents, et vous leur préparez le même sort; mais si de tous ces lambeaux informes qui servent d'engrais à vos jardins, si des ossements épars de cette race malheureuse à qui vous refusâtes jusqu'à des tombeaux, sortoient tout-à-coup quelques nuées de vengeurs; si demain les tristes restes de ces familles consumées détachoient leurs fers pour vous les essayer et en prendre la mesure sur vos bras, si usant de représailles, et opposant avec une heureuse efficacité la force par la force, ces misérables enfants devançoient vos fureurs, et s'élançoient au nom de leurs ancêtres et en leur propre nom pour vous ex-

terminer; qu'en pensez-vous? seroient-ils coupables; et quand vous ne seriez plus, vos ombres scélérates oseroient-elles bien crier à l'injustice et à l'atrocité? Vos égaux, s'il en étoit encore qui eussent évité le châtiment commun, et que la terre n'en fût pas totalement purgée, seroient saisis de rage à l'aspect de ces terribles vengeurs. Mais où seroit parmi nous le sage, sinon assez affirmatif pour les improuver, du moins assez faux pour vous plaindre? Tous peut-être, excepté nous, applaudiroient avec transport à des actes de violence qu'ils jugeroient commandés; et convaincus déja que leurs auteurs étoient des hommes; avant d'ensanglanter leurs mains, qui sait si dans le moment précis de l'exécution redoutable, ils ne les jugeroient pas plus hommes encore! Quant à nous à qui le sang répandu, quel qu'il soit, fait horreur, lorsqu'il est parti des veines de nos freres, prêtres du Dieu vivant, si pour un temps le ministere de paix que nous exerçons dans son Église nous défendoit de les absoudre, ah! du moins nous les traiterions avec une tendresse respectueuse, nous multiplierions nos efforts pour couvrir

du voile de la charité des écarts nécessités par vos cruautés infernales, et le besoin de se défendre ; les bras étendus, nous appellerions des freres, trop entreprenants, peut-être, qui ayant toujours ignoré cet oracle de l'Éternel. La vengeance est à moi, se seroient pressés d'anticiper sur le grand jour de ses justices ; mais nous nous garderions bien de blasphémer en eux la sainte image de la divinité ; nous laisserions s'éteindre dans le sang des nouvelles victimes l'exécrable nom de mangeurs d'hommes, qui ne pouvoit convenir qu'à vous seuls ; et quand bien même, pour se soustraire à votre insatiable voracité, ils vous auroient tous déchirés à belles dents, ou dévorés tous vifs ; puisque vous n'étiez rien moins que des hommes, certes nous ne les calomnierions pas au point de les appeller des anthropophages.

Je conviens avec vous, que tant de férocité n'est point dans leur nature : mais avouez du moins avec moi, que la résistance à l'oppression y est fortement prononcée, et que pour faire un coup d'éclat, ce ne sont pas les moyens qui leur manquent. Or, s'ils essayoient d'en faire usage, où en seriez-

vous ? Au lieu de courir en troupeaux vers vos plantations, au claquement du fouet et aux ordres de l'ennemi, comme on voit ces robustes taureaux, que les clameurs bruyantes d'un foible animal poussent vers l'étable où les attend le couteau d'un boucher, s'il leur prenoit fantaisie de se porter en masse contre les propriétaires, encore une fois, êtes-vous en mesure, pour leur répondre, vous et vos commandeurs ? Quoi ! la seule possibilité d'une révolte si facile, si sûre, si terrible n'excite pas vos justes frémissements, et ne réussit pas même à empoisonner vos plaisirs ? Vous riez de nos frayeurs, comme les premiers enfants de la terre, quand on les menaçoit d'un déluge universel, qui tout-à-coup les engloutit ?

L'excessive rigueur de nos précautions saura nous garantir; ... dites plutôt l'inertie totale des Noirs, et leur profonde nullité. Mais il y a un terme pour tout. A la fin la patience se lasse, les caracteres s'irritent, les ames s'échauffent, et une légere étincelle allume un freux incendie .... sous prétexte qu'il faut du temps aux nuages pour se rassembler, au sein du calme, vous argumentez contre la tempête. J'entends : vos Noirs ne peuvent rien

contre vous, s'ils n'ont pas eu l'attention de se concerter d'avance. Mais ce concert demande-t-il des années? ne sont-ils pas déja tous réunis? et le signal de l'assaut ne seroit-il pas la victoire? Dites-nous, ô colons! chez vous les grands tremblements de terre s'annonçent-ils de loin par des commotions insensibles? Quand le vent du sud veut coucher vos arbres, découvrir vos toits, renverser vos châteaux, a-t-il soin de vous avertir la veille? Sans aller chercher au loin des exemples, nous en avons d'assez frappants à vous produire. A-t-il fallu plus d'un jour pour mettre Paris et la France entiere en fermentation, pour soulever la capitale et les provinces, armer vingt-quatre millions de bras, chasser les tyrans, abattre et les têtes et les tours du despotisme? Trois siecles ont élevé le monstrueux édifice de l'esclavage qu'un zéphyr peut renverser, et un coup de main réduire en poudre. Pour être libre, comme pour être vertueux, c'est assez de le vouloir. Vous avez beau gagner du temps, retarder les époques; les dettes s'accumulent, la justice crie, les foudres s'appellent, l'explosion éclate; et tel à qui vous ne sup-

posiez d'énergie que pour la douleur, en a de reste pour la vengeance.

Aujourd'hui qu'il est en votre pouvoir de l'appaiser, au moins ne la provoquez pas. Bien éloignés de tramer contre vous des complots destructeurs, ils voudroient tout devoir à votre générosité, et rien à la violence. Il leur seroit si doux de chérir leurs bons maîtres ! Hélas ! pour le moment, ils ne songent encore qu'à vous attendrir ; heureux, si par de longs et durs travaux, ils étoient sûrs de préluder à leur affranchissement, dût-il se différer jusqu'au déclin de l'âge, où des infirmités incurables produites par l'excès de leurs peines les mettroient hors de service et de vente ! heureux, si après avoir sacrifié pour vous vos homicides jouissances les plus belles années de leur vie, la douce, la céleste liberté venoit consoler enfin leur hâtive et précoce vieillesse ! Sentiments perfides que vous fîtes naître de loin, que vous cultivez soigneusement, non pour adoucir leur sort, mais pour être cruels avec plus d'impunité : lueurs trompeuses que d'une main prodigue vous jetez dans les cœurs, et avec lesquelles vous abusez le désespoir ! Ainsi, pendant que les

corps dépérissent de jour en jour, les ames s'abâtardissent, et l'on endort par de mensongeres promesses les infortunés qu'on écrase.

Quelques misérables écrivains, intéressés sans doute à dégrader leurs talents, se sont égayés aux descriptions les plus pompeuses d'un bonheur idéal dont ils adjugeoient la réalité aux Noirs de nos colonies. Ils ont tracé ces descriptions bizarres de la béatitude des Negres sous des couleurs si riantes, si aimables, qu'en admirant leurs tableaux d'imagination, on regrette presque d'être libre, ou qu'il prend envie d'être esclave. Je ne leur souhaiterai pas un pareil bonheur, dont ils ne sont que trop dignes. D'autres, moins extrêmes sans être plus raisonnables, ont établi un parallele entre le sort de ces prétendus heureux et celui de nos laboureurs et de nos soldats. On devine assez lequel ils auront jugé le plus doux. Il est clair que ces derniers sont mal instruits ou mentent à leur conscience. Au lieu de réfuter sérieusement ces sortes de gens qui font si bon marché de la félicité d'autrui, pressez-les de choisir entre une houe, un fusil, et des chaînes; vous les verrez aller de préférence cultiver la

terre, ou combattre l'ennemi. S'ils objectent que cette personnalité n'est pas une réponse, et qu'il ne faut pas assimiler des Blancs qui savent être libres à des Negres qui l'ignorent, faites-leur observer que le goût de la liberté n'est pas une affaire de spéculation ou de calcul, que cette reine bienfaisante des ames a posé la base de son trône, moins encore dans les esprits que dans les cœurs, que les hommes qui ressentent le plus vivement ses charmes adorables, ne sont pas toujours ceux qui seroient le plus en état de la définir; et puisqu'ils aiment les comparaisons, dites-leur qu'on ne connoît jamais mieux le prix de la santé, que dans la maladie, de l'abondance, que dans la disette, de l'estime, que dans l'abjection; le prix de l'air et du jour que dans un cachot, et pareillement celui de la divine liberté, que dans les horribles entraves de l'esclavage. Oui, je le soutiens, un peintre qui voudroit personnifier le malheur suprême d'un mortel destiné à souffrir, seroit obligé, pour le représenter sous une forme sensible, de montrer un coupable sous le glaive des lois, et dans la main d'un bourreau; ou un innocent, sous le fouet d'un commandeur, et les regards d'un tyran.

A Dieu ne plaise néanmoins que je prétende, ô colons ! qualifier de tyrans tous les propriétaires de vos isles. Je ne dissimulerai pas qu'il ne se trouve parmi vous des hommes précieux, dont un vil intérêt n'a point perverti les ames, et que le torrent des scandales n'a point entraînés dans son cours, habitants vertueux, pleins d'humanité et de bienfaisance, vrais philanthropes, amis des Noirs, et que j'appellerois mélaphiles, comme les autres mélaphages, si l'on vouloit me permettre de franciser ces mots, regardant tous leurs Negres comme des enfants chéris, prodiguant avec un zele infatigable à cette famille adoptive, les visites les plus assidues, les soins les plus tendres et les plus paternels. De ce nombre, il en est quelques uns que je pourrois citer, et je triomphe d'avoir cette justice à leur rendre. J'avouerai encore que plus ils sont rares, plus ils sont admirables, parcequ'ils se servent de modeles à eux-mêmes. Les Negres étrangers les connoissent aussi bien que les leurs, et se feroient une sorte de plaisir d'être leurs esclaves, si le bonheur et la servitude n'étoient incompatibles. On conçoit que l'homme,

cherchant toujours à se comparer à ses semblables, les plus à plaindre de tous les Negres doivent être ceux des habitations voisines. Certes, je compte trop sur les suffrages de maîtres si estimables, pour craindre leurs réclamations. J'ai même cette confiance, que si jamais ma brochure tombe dans leurs mains, ils l'accueilleront avec transport. Mais des exemples particuliers ne font pas le ton général ; et en moral comme en physique les quantités légeres, et à plus forte raison les infiniment petits, se comptent pour rien dans les grands résultats. A ces exceptions près, le reste des maîtres est donc esclave de l'avarice, et abonde en cruautés de toute espece. Finiront-elles un jour, et verrons-nous bientôt cesser un ordre de choses aussi révoltant?

Mais, quoi ! parceque le commerce des esclaves a débuté par l'injustice, et ne se soutient que par la rigueur, faut-il l'abolir brusquement, et du même coup en détruire un autre infiniment utile, dont l'habitude a fait depuis si long-temps une nécessité pour les nations? faut-il bouleverser l'état actuel des choses pour ne rien substituer à leur place, donner le signal d'une révolte qu'il s'agit de prévenir,

prévenir, ruiner des possesseurs légitimes, mettre en crainte et en péril tous les propriétaires, soulever les Noirs contre les Blancs, en leur rendant une liberté plus meurtriere pour eux-mêmes que l'esclavage, et qui seroit une arme redoutable dans des mains furieuses.

O nature ! toi dont j'ai pris les ordres pour combattre une politique insensée et cruelle qui vouloit t'anéantir; toi qui m'as prêté tes foudres pour la terrasser, tu vois qu'elles ne sont plus dans mes mains; te suffit-il désormais de mon obéissance? déclare-moi de nouveau tes volontés suprêmes. Satisfaite de mes services, si pour me récompenser tu en exiges la continuation, daigne m'inspirer encore; dois-je mollir, ou rester inflexible? Ah ! s'il faut donner une entorse à tes loix, pourrai-je bien m'y résoudre, moi qui les invoque à grands cris, et les adore de toute mon ame? Je t'ai voué mon organe, et je ne puis le consacrer qu'à toi seule. Anathême à moi, mille fois anathême, si j'avois l'audace de mettre dans ta bouche un langage qui ne seroit pas le tien ! Mais si dans tes puis santes et fécondes ressources, il existoit un

moyen facile et doux de rétablir l'ordre sans altérer le repos des gouvernements, qui sont ton ouvrage, je t'en conjure, consens à l'employer pour l'intérêt universel, et pour ta propre gloire. Je frémirois de proposer une réconciliation entre toi et la barbare avarice que tu condamnes : mais du moins ne pourrois-tu pas faire treve pour un moment avec ton ennemi, et descendre de ta hauteur, pour te relever avec plus d'éclat ?

S'il s'agissoit uniquement d'une diminution sensible dans la fortune des individus, je ne m'effraierois point de leurs vaines réclamations. Je dirois, ces hommes seront toujours assez riches ; qu'avons-nous besoin qu'ils soient millionnaires ? Pour un simple excès de jouissances, pour un superflu dont ils doivent le sacrifice à la nature, à l'humanité, aux bonnes mœurs, faudra-t-il éternellement tourmenter le globe, confondre les climats, égorger et écraser le quart du genre humain ? Après trois siecles révolus, n'est-il pas temps enfin que l'esclavage cesse pour faire place à la liberté ? Puisque la fortune a pour eux tant d'attraits, ne pourroient-ils l'atteindre sans fouler aux pieds

des monceaux de cadavres, sans traverser des fleuves de sang ? n'est-ce pas même assez d'en avoir posé la base sur les ruines de tant de millions de Noirs ? viendront-ils encore dormir mollement à l'ombre de ces ruines, et pourront-ils impunément accumuler à l'infini leurs barbares trophées ? Ainsi je parlerois aux puissances, afin que, s'ils ne vouloient pas être hommes de bon gré, ils y fussent contraints par la force. Mais les objections proposées et des considérations d'un ordre supérieur m'obligent d'effleurer certains détails, et de joindre aux principes déja établis, les inductions qui en résultent.

Noir ou blanc, quiconque appartient à l'humanité, doit entrer en participation des avantages communs; *Quamvis ille niger*, *quamvis tu candidus esses*. Puisque les Negres sont aussi des hommes, ils sont donc essentiellement libres, par l'institution même de la nature; premiere conclusion.

Un être libre ne peut pas plus disposer de sa liberté que de son existence. L'une et l'autre sont des dépôts dont il est responsable au souverain dispensateur. Tant qu'il

n'offense point vos lois, fussiez-vous magistrat ou prince, vous n'avez que la violence pour le déposséder : or la violence n'est pas un droit. Chacun son être, sa propriété, son bien : le vol et le meurtre sont les crimes de lese-nature et de lese-patrie, comme de lese-fraternité. Dans tous les cas, la restitution est de précepte, à moins qu'elle ne soit impossible. Si vous aviez tué votre frere, et qu'il fût en votre pouvoir de le ressusciter, vous seriez incontestablement tenu d'opérer le miracle. Vous avez fait pis, vous lui avez arraché la liberté, et elle est dans vos mains; vous devez donc la lui rendre; seconde conclusion.

Mais comment réparer pleinement un si sanglant outrage? Le don de la liberté, versé par la bienfaisante main de la nature, embrasse et couvre l'existence toute entiere; le droit qui en découle a des effets rétroactifs. Il s'étend à la fois sur le passé, le présent, et l'avenir. Remettre la chose en espece, ce n'est donc acquitter que les deux tiers de la restitution. Avec le capital, vous devez encore les intérêts; troisieme conclusion.

Tel citoyen vous portoit ombrage, et il vous étoit facile de l'écarter; car vous étiez puissant, et il n'étoit rien. Pour le faire enfermer, vous avez surpris des lettres ministérielles, et voilà vingt ans qu'il languit dans les fers, au fond du plus obscur cachot. Pressé par les remords, vous sollicitez sa délivrance, et vous avez le bonheur de l'obtenir. Lui ouvrirez-vous subitement les portes de la prison? il seroit suffoqué par le grand air, et aveuglé par l'éclat éblouissant du jour. Attendez encore, préparez les voies, agrandissez les ouvertures, accoutumez ses poumons à respirer de plus en plus, ménagez à ses yeux une lumiere douce et sagement graduée; puis prononcez sans crainte son élargissement. Tel autre jouissoit d'une santé robuste, avant que vous lui eussiez fait avaler le poison qui a presque déchiré ses entrailles; n'achevez pas de le faire périr en lui donnant tout d'un coup des aliments solides et substantiels. Soumettez-le d'abord à un régime sévere, administrez-lui peu à peu des remedes plus actifs; et quand il aura repris son ancienne vigueur, ne lui regrettez pas les plus forts consommés et la nourriture

la plus succulente. Les Noirs ont, dans toute la force du terme, la puissance radicale de la liberté; puissance pleine et absolue comme la nôtre, mais enchaînée par nos institutions monstrueuses. L'embarras est de savoir à point nommé le moment où il convient de la remettre en exercice. Étourdis, accablés par la présence orageuse de la liberté, en la recouvrant avec trop de précipitation, ils ne sauroient pas s'en servir; elle seroit tout au plus un meuble inutile dans leurs mains; sa vive lumiere les aveugleroit; à force d'être riches, ils seroient au-dessous de la plus excessive pauvreté, et tout environnés de ses terribles bienfaits, ils périroient d'inanition au sein de l'abondance. Chez eux rien n'est prêt encore pour la recevoir. Physiquement abrutis, ils sont dans l'enfance, ou plutôt, dans le néant de toute moralité. Le premier usage qu'ils feroient de ce trésor perdu consisteroit à se dédommager par la paresse de l'excès du travail. Étonnées de ne plus revoir leurs cultivateurs, les habitations en friche appelleroient en vain leurs bras languissants; et bientôt surchargée de leur poids, la terre se vengeroit d'eux, en ne

leur offrant plus qu'un tombeau : revenons. Quand on s'empara de leur liberté, alors elle étoit un bien ; il est trop juste qu'elle leur soit remise dans le même état : ce n'est donc pas assez de la leur rendre ; encore faut-il qu'elle leur soit profitable ; quatrieme conclusion.

Mais si elle devoit nuire à la sûreté des propriétaires, si elle n'étoit point utile à la société, si au contraire elle entraînoit la ruine du commerce, l'espérance des colonies, la richesse des nations, le désastre universel ; raisons de plus d'économiser une restitution qui deviendroit, à tous égards, plus funeste que le larcin. Brisez plutôt le glaive enlevé à un homme qui ne le portoit que pour sa défense, si, en le reprenant, il ne doit s'en servir que pour attaquer et détruire ses semblables. Attendez du moins pour le lui rendre, que ses sens soient plus calmes, et que les accès de la frénésie soient totalement dissipés. Il ne suffit donc pas que la liberté soit avantageuse aux Noirs ; il importe qu'elle ne soit préjudiciable à personne, et même qu'elle tourne à l'utilité générale ; cinquieme conclusion.

Les Blancs ont acheté des Noirs sous la

sanction des lois. En cas de réforme, c'est aux lois à les prendre sous leur protection, et à les défrayer de leurs avances. Les gouvernements, après avoir autorisé le marché, ne peuvent le rompre sans inconséquence et sans injustice. Tant pis pour eux s'ils ont mal calculé ; ils doivent supporter tous les frais. Mais avec quoi paieront-ils ; et s'ils sont insolvables, qui voudra les suppléer, rembourser pour eux, ou du moins indemniser en partie tous les propriétaires ? Avons-nous là six cents millions tout prêts à leur envoyer ? y a-t-il des fonds de reste dormants dans le trésor public ? et quand il y en auroit, n'est-il pas à craindre que les dettes de l'État ne souffrent un peu de cette distraction ; ou faudra-t-il faire un emprunt et vuider toutes les bourses, dans un moment où tous les citoyens s'empressent à l'envi de détacher le superflu de leurs fortunes pour le prêter à la nation ? Quant à moi, je ne vois qu'un moyen de parer à tout ; c'est qu'en reconnoissance de nos généreux efforts en leur faveur, les Noirs veuillent bien consentir à se racheter eux-mêmes, et que nous leur donnions le temps et toutes les facilités convenables pour liquider leur émancipation. Or, je suis convaincu

qu'il n'en est pas un seul parmi eux qui ne se prête de grand cœur à cet arrangement.

Sous votre bon plaisir, ô colons, je propose donc au gouvernement de leur tenir compte de la volonté où ils sont de satisfaire eux-mêmes, de substituer à un code avilissant et barbare de bonnes et douces lois qui les honorent, les protegent, leur fournissent, par de sages mesures, les moyens d'acquérir, assurent et mettent en rapport leurs économies, reglent par des experts la quotité de leurs travaux, procurent aux maîtres, sur leurs épargnes, des rentrées suffisantes et modérées, fixent au plus bas taux possible les conditions de leur rachat, proportionnent les époques graduelles de leur affranchissement successif, à leurs âges, à leurs tempéraments, à leurs services passés, et surtout à leur valeur successive et toujours mobile relativement aux calculs de l'opinion. Cette derniere considération n'est pas hors de propos, car un Negre perd de son prix par l'usage. Tel acheté de la premiere main fut vendu cinquante louis, qui, dans le commerce, tombe de moitié trois ou quatre ans après, et ne vaut plus rien du tout quand le double de ce temps est expiré. Or, c'est uniquement

au maître à supporter cette perte. Ajoutons enfin que ces lois instituées de nouvelle date par les gouvernements doivent veiller sans cesse à la sûreté des personnes et au recouvrement de leurs droits, favoriser les alliances, encourager la population, apprendre aux colonies à se suffire à elles-mêmes, et être tellement combinées qu'elles puissent toujours être réclamées par l'oppression, et ne puissent jamais être éludées par la puissance.

Pour vous, ô colons! gardez-nous ces hommes pour la liberté; nous les confions à vos soins, vous nous en répondrez. S'il est vrai que vous soyez disposés à faire des sacrifices, vous paroîtrons-nous trop exigeants, quand, par exemple, nous vous demanderons pour eux un jour de la semaine, quand nous vous prescrirons de leur fixer, d'après l'estimation des arbitres, une tâche quotidienne ou hebdomadaire, afin que du surplus du temps ils puissent faire leur profit, grossir leur pécule, et acheter à la longue les autres jours? Il est bon de mettre un peu les hommes dans leurs intérêts: cette politique est doublement utile; et lorsqu'ils trouvent en vous servant un petit bénéfice, vous êtes toujours sûrs d'un plus grand avantage. Ne sait-on pas que le

laboureur dans un champ, le paysan sur un grand chemin, et le maçon employé à la construction d'un bâtiment font en moins de temps bien plus d'ouvrage à la tâche, qu'à la journée ?

Et qui empêcheroit d'ailleurs, principalement dans les isles, où le terrain est plus commun, qu'on n'abandonnât aux Noirs certaines propriétés locales qu'ils cultiveroient à leurs moments perdus, et que leur industrie pourroit agrandir? La liberté venant à eux dans son temps, trouveroit des hommes attachés au sol. Contents du pays et d'eux-mêmes, les serfs africains ne seroient pas tentés de reprendre leurs anciennes habitudes, de retourner en Guinée, et d'entraîner avec eux les serfs créoles qui leur devroient la naissance. Il importe d'extirper de leurs ames un goût naturel qui les aliéneroit d'avec nos colonies, où leur résidence nous est si nécessaire. Il importe de leur soutirer de longue main ce vif amour de la patrie, qui fermenteroit dans leurs cœurs avec une nouvelle activité, si la traite une fois abolie, ils n'avoient pas à craindre d'être vendus derechef par leurs compatriotes. Cette race nouvelle d'Africains et de Créoles ne seroit

bientôt plus reconnoissable. Tous seroient également dévoués à leurs anciens maîtres, par cela seul qu ils seroient maîtres eux-mêmes de se fixer à leur service, et que la reconnoissance leur en feroit un devoir. On sentiroit enfin quelle énorme différence il y a dans le commerce entre le prix de ces deux especes de main-d'œuvre : on sauroit combien il est avantageux pour un habitant de n'être propriétaire que de son local, et servi que par des hommes libres.

Vous voyez, ô colons ! que nous sommes bien éloignés de vous faire des propositions onéreuses, puisqu'au contraire celles que nous avons insinuées seroient pour vous une source abondante de richesses ; et si vous êtes raisonnables vous nous saurez gré de notre modestie. Encore moins voulons-nous mettre des bornes à votre générosité. Au lieu de laisser à vos Noirs un jour de la semaine à leur profit, si vous aviez la noblesse de leur en relâcher deux ou trois, vous n'en seriez que plus admirables. Mais les excès en ce genre, ne sont pas à craindre comme les excès opposés. Les hommes ayant plus d'inclination à rester en deçà du bien, qu'à se porter au-delà, les lois réprimantes sont

plus nécessaires encore que les encouragements. Tel est méchant par goût qu'il faut forcer d'avoir du moins les apparences de la vertu : quant à ceux qui ne respirent que pour le bien, s'ils existent, il dépend toujours d'eux d'être des héros.

Ainsi vous serez en droit de les retenir jusqu'à ce que le prix de leur rançon réglé par les lois et consenti par eux, soit rentré dans vos coffres. Et pendant ce trop long intervalle qu'abrégera toujours la bienfaisance des ames honnêtes, durera le temps d'épreuve qui sera comme le noviciat de la liberté. Ne perdez pas ces moments précieux. Donnez-leur une éducation relative à leur future destinée. Élevez leurs courages, agrandissez leurs ames, mûrissez leur raison, développez le germe de leurs facultés intellectuelles et morales; osez vous-mêmes leur prêcher le dogme de la sainte égalité ; enseignez-leur par vos exemples, comme par vos discours, les vertus sociales, religieuses, évangéliques, le détachement de l'intérêt personnel, la fidélité au prince, l'obéissance aux loix, l'amour universel; que la divine charité jette dans leurs cœurs de profondes racines, et pousse au dehors les fruits de toutes sortes

de bonnes œuvres ; que leurs prieres se fassent en commun ainsi que leurs travaux ; multipliez les instructions salutaires : que le saint jour du repos ne soit plus profané par la continuation scandaleuse de ces œuvres que leur état fit appeller serviles ; mais qu'il soit consacré désormais au culte public, dans le même temple où l'auguste cérémonie de leur manumission doit un jour se faire solemnellement à la face des autels. En un mot, montez-les peu à peu au ton où ils doivent atteindre : qu'ils apprennent à être justes pour savoir être libres ; tout par amour, rien par crainte ; plus de commandeurs, plus de bourreaux ; après de fortes peines, une nourriture abondante; après des journées de fatigue, un sommeil prolongé ; à l'issue des heures marquées pour le travail, des instants de gaieté, des jeux innocents, des plaisirs purs, et le rire du bonheur. Avec des moyens de préparation si doux, le passage d'un état à l'autre n'aura rien de brusque ni d'orageux, et deviendra comme insensible. La liberté peut se faire attendre encore, son délai ne sera point un tourment. Qu'elle vienne enfin, on adorera la déesse bienfaisante ; mais on ne sera point ébloui par la

vivacité de son éclat; et même en lui prodiguant ses hommages, on ne lui fera qu'un accueil tranquille. Ainsi se passera le plus mollement possible la triste nuit de l'esclavage; et quand le beau jour de la liberté se levera, on prendra pour la premiere fois les vêtements de l'homme nouveau, sans presque s'appercevoir que le vieil homme aura disparu. Au fond la chose restera la même, rien n'aura changé que le nom. Je me trompe: plus attaché que jamais, et s'estimant heureux d'être accepté comme serviteur fidele, l'esclave reconnoissant qui jusqu'alors n'aura su que vivre pour son bon maître, sera prêt à mourir, s'il le faut, pour lui témoigner son amour.

Cependant comme l'avarice, malgré les plus sages précautions, pourroit encore échapper aux meilleures lois par de faux calculs, et à la nature par un surcroît de tyrannie, si l'on pouvoit inventer un moyen efficace pour vous contraindre, ô colons! de ménager vos Noirs comme la prunelle de vos yeux, il est évident qu'alors il faudroit l'employer; et si ce moyen étoit négatif, il ne produiroit que plus sûrement son effet. Faute d'air et d'aliment le feu s'éteint, et

la meilleure méthode pour arrêter le crime et l'étouffer dans sa racine, n'est pas de multiplier les églements prohibitifs, ni de punir les coupables, mais d'épargner aux hommes la tentation de le commettre. Or ce moyen infaillible est dans la main du gouvernement ; c'est l'abolition de la traite : cette abolition ne sauroit être trop immédiate : ce n'est pas demain qu'il faut la prononcer ; c'est aujourd'hui. Il n'y a point à différer : nous sommes las de vous fournir des victimes, et de les envoyer sous vos fouets et vos couteaux. Cette connivence détestable a trop long-temps souillé nos ames. Cherchez ailleurs des complices. Quoi ! parcequ'il faut au luxe dévorant de quelques individus, sans conséquence dans nos états, des productions étrangeres, et au vôtre des revenus immenses ; serons - nous toujours réduits à n'être que des barbares, à perpétuer des scélératesses, à éterniser des horreurs ? faudra-t-il pour vous complaire finir par transporter l'Afrique entiere dans vos petites isles perdues de l'Amerique, dont la découverte si vantée nous a coûté tant de crimes, et fut de tous temps pour les nations européennes un

fléau

fléau redoutable. Sans être des monstres d'inhumanité, ne pourrions-nous pas vous et nous avec moins de temps, de frais et d'hommes, satisfaire surabondamment tous nos goûts? Pour moi je ne vois là, sous tous les rapports, qu'un double ou triple emploi, dont l'effet le plus marqué est la députation universelle. Mortalité des Noirs : sans compter les révoltes fréquentes qui détruisent quelquefois des cargaisons entieres : on sait que sur cent mille Negres colportés dans vos isles, il en périt trente mille avant l'année révolue, qu'ensuite il en meurt quinze ou vingt mille avant qu'ils soient acclimatés, et qu'enfin (1), au bout de dix ou douze ans, il n'est plus question de tout le reste. Mortalité des Blancs : je ne compte que les matelots, parceque ce sont des hommes, et des hommes robustes, qui pourroient nous être d'une grande utilité, et que pour vous nous sacrifions en pure perte. Un tiers de l'équipage est emporté par les fievres, les dyssenteries, le scorbut, les maladies de langueur, les

(1) Il faut cependant compter aussi les chirurgiens, hommes infiniment utiles dans ces périlleuses traversées.

salaisons, la corruption des eaux et de l'air, les mauvais traitements, l'intempérie d'un climat toujours mobile, tantôt froid, tantôt chaud, et toujours humide, la malpropreté, l'insomnie, la légereté des rations, et l'excès du travail.

Si tous ces effrayants calculs ne pesent point sur vos consciences, permettez-nous d'en être épouvantés, et d'en tarir à jamais la funeste source. A quoi bon tant d'assassinats inutiles? Le seul plaisir d'une cruauté sans objet suffit-il pour nous dédommager de ces pertes énormes? L'habitude a pu multiplier jusqu'à certain point les besoins des nations; et j'avoue que le sucre seroit assez mal remplacé par le miel, que le café et le chocolat ne se suppléent point: mais croyez-vous donc que ces denrées et toutes les autres, dont vous approvisionnez nos royaumes soient pour nous de premiere nécessité, qu'on ne puisse pas plus s'en passer que de pain? et pour qui nous prenez-vous, si vous ne nous supposez pas même assez généreux pour sacrifier notre mieux être au bien-être absolu de l'humanité toute entiere? D'ailleurs, ne vous reste-t-il pas assez de

Negres en Amérique, pour fournir toute l'Europe? et s'il est vrai qu'il en manque, comme vous le prétendez, au lieu d'employer annuellement quarante millions en hommes, que ne les employez-vous en bestiaux? que n'introduisez-vous dans vos habitations l'usage innocent de la charrue, usage qui feroit baisser si sensiblement pour vous et pour nous le prix de vos denrées. Mais vous tenez à l'ancienne routine, et vous aimez mieux nous ruiner que de revenir sur vos pas. Marchands de cassonade, de café et de cacao, pensez-vous donc nous faire peur avec toutes vos menaces de renchérissement? Consumez vous-mêmes toutes vos provisions! nous saurons bien y renoncer.

Ô Européens! ô mes amis, nous avons de l'espace: étendons-nous; de vastes royaumes nous sont ouverts! quelle mine immense, inépuisable? que de trésors enfouis? que de richesses perdues, qui n'attendent que nos mains? que de bois précieux et dans tous les genres? que de plantes pour la botanique? quelle prodigieuse variété d'objets infiniment précieux, bien plus à notre portée, et dont, avec très peu d'art, nous serions sûrs de

faire une abondante moisson? Ah! pourquoi la bienfaisante nature les y avoit-elle semés ou plutôt jetés, entassés, avec une profusion inconcevable, sinon pour nous détourner de lui ravir ses enfants! .... Nous n'avons encore vu qu'un feuillet de ce grand livre. Ne nous arrêtons pas sur les côtes de la Guinée; pénétrons dans l'intérieur des terres. Allons chercher non les hommes, mais les choses. Laissons au sol les bras qui le cultivent, et ne le forçons pas par le repos éternel que nous lui prescrivons, par les rapts sanglants, auxquels nous nous livrons de gaieté de cœur, à nous dévorer nous-mêmes. Alors cette superbe contrée ne sera plus l'horrible théâtre de ces enlevements continus qui font frémir l'humanité, ni de ces guerres affreuses qu'on apprit à connoître le premier jour où l'on nous donna l'hospitalité, qui cessent dans notre absence, dont conséquemment notre avarice anthropographe alluma le foyer, et pour lesquelles elle est encore, et seroit à jamais un appas invin cible. C'est en prouvant aux Noirs que nous sommes hommes, qu'il faut leur enseigner à l'être. L'amour du travail succédant à cette inertie commandée, tous les vices destruc-

teurs s'évanouiront. Le besoin des échanges amenera l'industrie, quand des victimes humaines ne seront plus monnoie ou marchandise. Oui, cessons d'être féroces, nous n'en serons que plus riches. L'Amérique ne nous donne que des échantillons; c'est au sein de la Guinée que respire l'abondance. Le coton, le riz, le tabac, le sucre, l'indigo, le poivre, la muscade, la canelle, toutes les épices diverses y viennent déja spontanément de toutes parts; l'ivoire, le cuivre, l'argent, le vif-argent, l'or même sont communs dans ces régions fertiles, qui ne s'étonneroient pas davantage de nous donner le cacao, le café, et tout ce que nous pourrions leur demander, si nous les dispensions de nous fournir des hommes. Bientôt nos navires, qui languissent à l'ancre pendant sept ou huit mois, auroient à peine le temps de la jeter, ou du moins ils n'auroient que celui de se décharger et de se remplir. Le commerce devenant plus doux et plus humain, seroit plus actif et plus florissant. Voilà certes de grands avantages; et pour mon compte, ou plutôt pour l'intérêt de la religion, dont j'ai porté le flambeau dans l'Afrique, et que je voudrois voir éclairer tous

ses royaumes, je dois ajouter que le christianisme, auquel un nouveau commerce serviroit de véhicule et de sauve-garde, pourroit plus facilement s'introduire et se propager dans ces régions amies, où la douce confraternité des Blancs avec les Noirs serviroit en tout sens l'Évangile.

Mais pour obtenir ces effets si desirables, il faut le concours de toutes les causes, et une confédération générale des diverses cours de l'Europe. Si une nation isolée consent à devenir juste, et que les autres continuent d'être cruelles, le mal persévere, les proportions actuelles sont altérées, et la balance des intérêts réciproques ne se maintient plus en équilibre dans les gouvernements, ce qu'une bonne politique ne doit jamais permettre ; car, comme dit très bien M. Necker dans un de ses immortels ouvrages : C'est uniquement la richesse comparative qui importe aux calculs de la puissance : mais qu'une fois la France et l'Angleterre se réunissent, le reste des cours ne tardera pas à se joindre, et du même coup de pied l'Europe entiere aura terrassé l'esclavage, ce monstre politique et moral, qui ne dévore une partie de

l'humanité qu'en souillant toutes les autres. La suppression immédiate de la traite en Guinée, l'abolition graduelle de la servitude dans les isles, tel est le double vœu de l'opinion publique et de toutes les ames honnêtes du dix-huitieme siecle, dont je n'ai fait qu'interpréter les sentiments et les desirs. Le décret solemnel qui sanctionnera ce vœu sacré sera donc tout à la fois la pénitence, la richesse et la couronne des gouvernements.

Maintenant, ô colons, je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et je me tais. Un sacrifice absolu étoit trop au-dessus de vos moyens ou de vos forces ; et vous voyez jusqu'à quel point il m'a fallu, pour vous satisfaire, contourner la nature. Puissiez-vous du moins adopter des conditions qu'avec des ames plus généreuses vous auriez dû prévenir, et qui d'ailleurs sont toutes à votre avantage ! N'affectez plus des réserves odieuses, dans un moment où tout s'immole à l'envi pour le bien général ; prêtez-vous à une indispensable réforme ; et pour l'intérêt de vos fortunes comme de votre gloire, hâtez-vous enfin de coopérer vous-mêmes avec nous à cette grande régénération.

CONCLUSION.

On dit que tout mal violent est de courte durée : voilà cependant bien des siecles que cette peste affreuse de l'esclavage dévore impitoyablement des générations et des générations ; et certes parmi toutes les calamités qui se déchaînent sur les peuples, il seroit difficile d'indiquer un plus épouvantable fléau. Qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour arrêter ses immenses ravages ? Des mémoires, des discours, des livres qui enrichiront nos bibliotheques ; pas encore une seule constitution pour lui arracher ses innombrables victimes, et de tous ces éléments perdus repeupler l'univers. Que nous servira d'avoir des philosophes pour concevoir des plans, des orateurs pour les décrire, si nous manquons de législateurs pour en déterminer et en poursuivre l'exécution ? Et si en effet au centre de la plus auguste assemblée qui fût jamais, résident le savoir, la sagesse et la toute-puissance, que tarde-t-il à ces trois causes de se réunir pour le grand objet de la réforme ? Toutes les voix se confondent pour solliciter les oracles, et précipiter leur réponse : la nature veut des hommes, la société des citoyens, la religion

des adorateurs ; mais il n'est ni état ni individu sur la terre à qui il faille des esclaves. Si le monde n'étoit pas rempli de méchants assez audacieux pour troubler l'ordre public et insulter les lois, une pareille dénomination ne pouvant être appliquée à aucun des êtres raisonnables qui couvrent sa surface, et présentant à la pensée un sens trop vague ou trop étendu pour être bien saisi, seroit par cela seul insignifiante. Il faudroit l'effacer de tous les dictionnaires, et en décharger toutes les langues.

En dépit de toute la populace des tyrans, quiconque n'attente point à la liberté d'autrui, aura toujours droit à la sienne, et nul ne pourra, sans mériter le même sort, lui apposer son cachet ou l'étamper à sa marque. Ce droit sacré est nécessairement imprescriptible, parcequ'on ne peut lui opposer que la force. Il est inaliénable, parcequ'il n'est pas plus permis de se vendre que de se tuer, parceque le transport de soi-même en des mains étrangeres seroit un don purement gratuit, dont il est impossible d'offrir l'équivalent. Du moment ou je cede ma personne, je suis contraint de rendre à l'acquéreur ce qu'il me laisse en échange, et je me hâte de la retirer quand je vois

qu'il n'entend contracter qu'avec lui-même.

Si l'on demande par quelle fatalité des idées aussi simples n'entrerent jamais dans les têtes des Noirs, je répondrai que leur grande et unique science est de souffrir. Lorsque tous les instants de la vie sont pris et usés par la douleur, est-il bien surprenant qu'il n'en reste plus pour la pensée? Si nous sommes les artisans de leurs maux, nous ou les nôtres, si leur dégradation physique et morale est notre ouvrage, moins ils réfléchissent, plus ils doivent nous intéresser. C'est donc aux gouvernements à penser pour eux: les seuls liens qui doivent les attacher à nous sont ceux de la justice et de la reconnoissance. Tous les autres, il faut les dissoudre: la circonstance actuelle est favorable à cette substitution: il importe de la saisir: si jamais elle échappe, je prévois qu'elle ne reviendra pas. Déçus dans leur espoir, les Africains n'en seront que plus malheureux, et nous-mêmes, au sein de notre inutile surabondance, et du solitaire bonheur dont la nouveauté nous enivre, nous n'en serons que plus barbares. Pourroit-il donc être trompé cet espoir si flatteur, qui soutient leurs ames abattues? En nous demandant la liberté, du ton dont

un criminel demande sa grace, seront-ils éternellement réduits à n'implorer que des sourds? Hélas! pour nous toucher de compassion, ils s'agitent dans leurs fers sanglants, ils les soulevent avec effort, et avec eux leurs bras appesantis; spectacle inouï de pitié ou d'horreur, qui nous distrait à peine de cette insouciance fratricide, de cette misérable torpeur, dans laquelle depuis trois cents ans nous croupissons sans remords! Que dis-je, nous les voyons souffrir sans sourciller, et au bruit même de leurs fers tous les gouvernements s'endorment!

Nations, éveillez-vous! et toi, France, qui d'un ton créateur disoit hier, Liberté, et déja ta chaîne étoit rompue; comme Dieu dit, Lumiere, à l'origine du monde, et elle étinceloit dans toute l'étendue de l'espace: ne perds point une seconde journée qui doit être si précieuse à ton cœur: profite de son aurore pour rapprocher deux brillantes époques qui, en regard l'une de l'autre, se prêteront dans tous les siecles un mutuel éclat, et rendront la superbe monarchie la plus florissante constitution de l'univers. L'Europe en silence écoute ce que tu vas dire: ne la fais pas attendre: elle te secondera: au lieu

de te borner tristement au premier essai de ta force, avance de vertu en vertu, et comme le roi des astres, poursuis majestueusement et sans distraction ta noble carriere. Écho de toi-même, répete aujourd'hui à la face de la terre et des cieux, par l'organe de tes représentants augustes, ce mot tout-puissant qui vient de recréer dans ton sein vingt-quatre millions d'hommes, et va régénérer en un clin-d'œil les immenses contrées de l'Afrique. Il lui sera fait selon ta parole, et elle te devra sa nouvelle existence. Les Noirs seront libres un jour plus tard, mais ils le seront enfin ; et tu jouiras doublement, ô ma chere patrie, de ton bonheur et de ta gloire.

FIN.

CORRECTION.

Page 22, ligne 16, *lisez ainsi :* Si vous tuez plus d'hommes *en dix ans*, que la nature ne peut ou ne veut en fournir *dans l'espace de vingt.*

ACHEVE D'IMPRIMER LE 30 SEPTEMBRE 1968 PAR GALLI THIERRY,
MAITRE IMPRIMEUR A MILAN POUR LE COMPTE DE

EDHIS

EDITIONS D'HISTOIRE SOCIALE
10, RUE VIVIENNE A PARIS

IL A ETE TIRE 750 EXEMPLAIRES NUMEROTES SUR PAPIER
VERGE A LA MAIN, PLUS 30 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE

EXEMPLAIRE N° 165